



37^e ANNÉE

N^o 4.

1^{er} MARS 1894.

Les séances du vendredi, au mois d'avril, auront lieu le 6 et le 20.

ANNIVERSAIRE D'ALLAN KARDEC

Le 31 mars et le 1^{er} avril, à deux heures, les spirites parisiens se rendront au cimetière du Père Lachaise, pour apporter le bon souvenir au fondateur de la doctrine; c'est un acte de reconnaissance pour un Maître vénéré. Le nom de sa femme n'y saurait être oublié, ceux qui l'ont connue marient ces deux physionomies par une même pensée, sympathique et chaleureuse.

PHILOSOPHIE DU SPIRITISME

CERTITUDE DU SPIRITISME

(Voir la *Revue* de mars 1894.)

La plupart des gens sincères et de bonne foi, qui ont pris la peine d'étudier la philosophie du spiritisme, s'accordent à vous dire : « Ce système est le plus consolant, le plus désirable, le plus conforme aux intérêts de l'humanité et au pressentiment exact de ses destinées.

« Quel dommage que la base n'en soit pas plus solide et repose uniquement sur des communications d'Esprits divers, qui n'en savent peut-être pas plus que les hommes terrestres ! Voilà l'objection, répondons-y.

Comprenez-vous bien ce que vous dites ? Vous avouez qu'il serait désirable que la doctrine spirite fût conforme à la réalité ; par qui cette doctrine a-t-elle été exprimée ? par les Esprits, mais quels Esprits ? d'abord, il y a les Esprits hors rangs, chargés de la direction matérielle et morale de la terre, Esprits distincts, du moins, dès le principe et aux premiers temps, des désincarnés de notre globe ; il y a les âmes qui se transforment à la mort et qui sortent de nos rangs.

Pour ces deux catégories d'Esprits, l'élévation n'est pas bien grande, puisque les uns sont attachés spirituellement, les autres matériellement à la terre, et dont l'infinité résulte de tous nos raisonnements.

Il y a encore, nous l'avouons, à l'égard de quelques-uns, les Esprits venus des mondes supérieurs pour éclairer notre humanité, et quelquefois même, quoique exceptionnellement, des Esprits purs qui répondent à nos demandes et nous donnent de célestes instructions. Mais enfin, quelque haut qu'ils soient placés, ce sont toujours des âmes finies, des Esprits bornés, limités par la science incommunicable de l'éternel moteur ; il faudrait soutenir que l'Être des Êtres, l'architecte suprême aurait accompli une œuvre inférieure à l'imagination de sa créature et que, si nous avions été à la place du principe actif, nous aurions mieux fait que lui !... Effroyable erreur et pensée audacieuse !

Que sommes-nous, ô substance universelle, active et intelligente, pour nous élever à vous ? Ah ! vous tous qui avez sympathisé avec nos pensées, vous tous que nos espérances ont consolés, soyez assurés à jamais, soyez certains que nos plus beaux systèmes seront dépassés par la sagesse éternelle, que les plans orgueilleux que nous tirons de l'harmonie de l'univers s'effaceront devant les merveilleuses splendeurs de la création continue.

Qui pourrait se vanter d'avoir pénétré intimement le secret de nos devenir ?

Ai-je pu faire autre chose, avec l'aide de nos Esprits, que balbutier d'incomplètes explications ? Vous seul, incomparable artiste universel, comprenez la raison du grand œuvre, avec cette précision à la fois générale et détaillée qui n'appartient qu'à vous ! Vous seul pouvez concevoir et aimer dignement les inénarrables grandeurs de votre nature ! Vous êtes, en effet, ô substance active, le seul grand ouvrier, le véritable théologien, car vous vous subdivisez et vous vous complétez par toutes les âmes disséminées sur vos systèmes de mondes infinis, âmes conformes à vous.

Nous devons rendre grâces, toutefois, à notre Père qui est aux Cieux, pour les révélations qu'il a bien voulu nous octroyer, ou nous aider à conquérir, en ces temps où nous allions nous abîmer dans le néantisme et dans les idées panthéistiques.

Quoique simples reflets de la lumière suprême que nous devons posséder, ils suffisent, ainsi que nous l'avons dit déjà, à satisfaire nos vœux les plus chers, à éclairer nos recherches glorieuses, à raffermir nos magnifiques espérances !

Elles suffisent pour inspirer à tout homme de bonne foi, une croyance inébranlable aux sophismes des philosophes qui prévoyaient la vie infinie.

Nous vous disons, si à cette station du Ciel où nous sommes, bien loin

de vous, dans ce séjour inférieur voué aux expiations et aux épreuves, où la plupart d'entre nous arrivent, avec des fautes à racheter, ce qu'on appelle le *péché d'origine*, si des hommes guidés par des esprits de toutes sortes et de tous degrés, ont pu imaginer un système de l'univers qui réponde si bien à votre puissance, à votre justice et à votre bonté, à toutes nos facultés et à tous nos instincts généreux ? Que sera-ce donc quand nous monterons progressivement dans les mondes supérieurs, quand, peu à peu, votre attraction nous dominera et nous entraînera davantage, quand les voiles qui cachent la vérité s'abaisseront tour à tour devant nos regards ?

Combien inexactes nous apparaîtront toutes les idées terrestres, même celles que l'avenir fera seul éclore !

Nous ne bégaierons plus, nous parlerons.

Nous n'imaginerons plus, nous saurons.

Nous ne croirons plus seulement, nous verrons.

Gloire à vous, ô raison-mouvement, moteur éternel, pour ce que vous nous permettez d'entrevoir sur la terre ; nous en savons assez, nous tous, animés de la foi spirite, pour être assurés que les railleries des néantistes sont sans force contre vous ; nous en savons assez pour comprendre que le mal est transitoire et qu'à une plus grande élévation, il n'aura déjà plus de nom, si nous savons le vouloir ; nous tous, et les bons Esprits qui nous assistent, nous sommes convaincus, il est vrai, qu'il ne saurait nous être donné d'exprimer une idée adéquate à la magnificence de vos œuvres.

Qu'il nous soit permis, du moins, et ce doit être le seul but d'un vrai serviteur de la vérité, d'en dire assez pour montrer partout les témoignages merveilleux de votre providentielle intervention, ô Alma, Dieu raison-mouvement.

Où, par là même que nous avons de grandes et nobles espérances, par là même ces espérances seront réalisées au centuple ; Dieu ne nous tromperait pas par un enseignement continué encore de nos jours, et destiné à s'étendre perpétuellement. Il ne nous aurait pas inspiré fatalement et logiquement des désirs immortels ; il ne les aurait pas encouragés par des promesses solennelles, pour nous faire rentrer dans le néant.

Proclamons donc hardiment, et résolument, la certitude des enseignements qu'il nous est donné de connaître par les Christ, par les prophètes, par les envoyés, par les Esprits.

O substance universelle, organisatrice divine, nous le savons, toutes ces instructions ne peuvent être perdues, elles doivent être profitables à tous ; de même qu'elles nous ont sauvé du doute, elles doivent éclairer aujourd'hui nos frères, même les plus obstinés et les plus aveugles.

D'épaisses ténèbres obscurcissent maintenant la raison des hommes ; la

fange impure de l'égoïsme et de la corruption monte encore, monte toujours ; les brutaux instincts de la chair asservissent leur volonté ; l'idéal se meurt, l'espérance s'évanouit, la justice se voile.

De par notre volonté et l'aide d'Atma, persuadons à tous que la lumière du spiritisme doit être le fanal sauveur.

Au nom de la solidarité, relevons nos frères avec nous, sachons les affranchir et les régénérer ; nous voulons les convaincre, sans doute, mais les inciter aussi à songer à la terre, à travailler pour les progrès de l'humanité, mais en même temps et surtout, à méditer sur nos pérégrinations à travers les mondes sidéraux, sur les travaux que nous aurons à y accomplir et auxquels nous nous préparons si péniblement sur notre terre.

Notre stage sur une sphère d'épreuves, bien rempli par l'étude sérieuse des conditions de ce stage, sera, si nous en avons acquis l'esprit, le mode le meilleur pour nous élever glorieusement vers les mondes supérieurs promis à nos aspirations.

Chrysalides terriennes, prenons de puissantes ailes en quittant notre enveloppe pour être les maîtres de l'espace et pénétrer dans les arcanes des cieux.

LA CROYANCE NOUVELLE

Nous avons établi la solidité, la grandeur et la certitude du Spiritisme.

Est-il vrai que cette foi nouvelle, qui doit être plus expansive et plus universelle, et s'étendre à plus de peuples qu'aucune doctrine ancienne, soit la ruine des croyances religieuses du passé, loin d'en être l'amélioration sur quelques points et le développement sur d'autres ? Examinons :

Y a-t-il divergence entre elles sur l'immortalité de l'âme ? Nullement ; il n'y a pas d'enseignement qui l'établisse mieux, qui le prouve soit par des manifestations physiques, soit par des faits intellectuels aussi bien que le Spiritisme.

La persistance de l'Esprit après ce qu'on nomme la mort est son premier fondement, la pierre angulaire de toutes ses autres déductions.

La divergence éclate-t-elle sur Dieu, substance universelle, raison-mouvement, sur sa puissance et sa justice rationnelle ? Pas davantage.

Le Spiritisme admet la souveraine puissance de l'Être des Êtres, substance intelligente qui meut les mondes, qui pénètre tous les corps et dont l'action est continue sur toutes les humanités spirituelles et matérielles, par ses Esprits, ses envoyés, ses missionnaires.

Le Spiritisme reconnaît l'existence et la réalité de ce qu'on appelle miracle, seulement il l'explique en disant que c'est l'emploi des lois naturelles connues de Dieu seul et de ses Esprits, et nous sommes des Esprits

partie intégrante de Dieu, et aptes par l'étude et la méditation à tout connaître. Loin de faire disparaître l'influence fatale et logique du grand Être, il la confirme et en donne la raison qu'il rend concevable à notre intelligence.

Par là même, le Spiritisme affirme la grande efficacité de la méditation, cette prière consciente d'une âme, cette hymne secrète due à Celui qui est tout et pénètre tout, cette expression de nos besoins spirituels mise en communion avec la solidarité universelle.

Mais peut-être, la morale du Spiritisme est-elle contradictoire avec la morale religieuse et philosophique règne par le genre humain ? Au contraire, nos ennemis même l'avouent ainsi que nous l'avons dit, cette morale est très pure, tellement qu'en la suivant on peut devenir saint sur la terre (paroles de l'abbé Lecanu).

Les communications des Esprits supérieurs sont de magnifiques développements du Décalogue et de l'Évangile ; il n'y a pas jusqu'aux plus humbles enseignements donnés aux plus petits groupes, selon la portée des auditeurs, qui ne renferment, eux aussi, des conseils de sagesse, plus vulgaires il est vrai mais enfin irréprochables.

Les devoirs envers Dieu, — envers le prochain, — envers soi-même sont identiquement les mêmes que ceux prêchés par le Christ ; seulement, adaptés aux mœurs modernes, aux usages de la société, aux exigences des temps où nous sommes ; ils sont fortifiés par une foi invincible dans l'immortalité, et une croyance inébranlable dans la justice imminente d'Atma.

Ces exhortations sont rendues vivantes par la présence invisible et certaine de nos parents et de nos amis qui nous assistent et qui nous entourent.

Nous pouvons le dire hardiment : il n'y a pas de vérités majeures, nécessaires, primordiales que le Spiritisme ne reconnaisse, et ne prouve non par des arguments abstraits et par des raisonnements métaphysiques, mais bien par une logique vivante, basée sur des faits irrécusables propres à convaincre les plus rebelles et les plus endurcis.

Où donc se trouve la divergence ?

Nous allons le dire ou plutôt le résumer, car nous l'avons déjà exprimé : uniquement dans le rejet d'un dogme adopté dans quelques religions, celui de la damnation éternelle.

Il n'y a pas d'autre opposition, car, une fois l'enfer perpétuel nié, on arrive par la logique à la préexistence, à la réincarnation, à l'amélioration progressive des esprits les plus pervers.

Le seul sujet de discussion est donc de savoir si l'enfer absolu est vrai, ou, au contraire, si cette opinion n'est pas un blasphème contre Dieu, n'est

pas impossible logiquement et moralement. Nous croyons avoir démontré ce dernier point d'une manière irréfutable.

(Voir les pages consacrées aux *Avantages pratiques du Spiritisme*.)

Creusons encore plus profondément la question au point de vue pratique, et faisons ressortir les avantages de la foi nouvelle par des arguments dont nul ne s'est avisé.

Les mondes à l'infini du grand Univers se divisent, avons-nous dit (*Certitude du Spiritisme*, 1^{er} article), en inférieurs, intermédiaires et supérieurs. Et c'est simple justice que les humanités spirituelles ou matérielles qui les habitent ou qui y sont attachées sont toutes solidaires, c'est-à-dire exercent une influence en bas pour le modifier, l'amender et le régénérer, en reçoivent une autre d'en haut exactement pareille, et doivent y correspondre pour s'y assimiler volontairement.

La terre, quoique située dans un rang inférieur réagit cependant par voie de pénétration, d'exemple et d'enseignement sur les bas-fonds des créations spirituelles et naturelles des globes moins avancés. C'est un devoir pour elle auquel elle ne peut faillir, sans être en dehors de l'harmonie universelle.

Eh bien ! par le fait de la croyance à la damnation et à des êtres éternellement pervers, les démons, elle n'exerçait plus cette influence salutaire d'encouragement à l'expiation et au repentir, sur les Esprits impurs ou pervers qui venaient la visiter. Ainsi, elle les maudissait à jamais, elle les poussait à se maintenir dans la voie de la perdition, elle détournait ces âmes coupables de s'adresser à Dieu, qu'elle leur dépeignait dans ses prières et ses exorcismes comme irrité contre elles pour toujours.

Elle les inclinait, par cette opinion impie, à ne faire que le mal fatalement, et à se venger sur les vivants de la répulsion qui leur était témoignée par des molestations, des possessions, des infestations de toute sorte.

C'est ce que nous allons mettre en relief, d'après l'enseignement d'une belle communication qui trouvera place aux pièces justificatives, d'où découlent des conséquences incalculables pour la démonologie spirite (*Possessions et Infestations*).

L'histoire du merveilleux ancien et moderne est toute à refaire avec le secours lumineux des révélations nouvelles. Nous allons seulement en tracer les linéaments.

(A suivre.)

LE MAGNÉTISME CHEZ LES GAULOIS

I

On s'est beaucoup occupé de recueillir les preuves matérielles — documents et monuments — de la connaissance théorique et pratique du magnétisme chez les Romains, les Grecs, les Égyptiens, les Indiens, etc., en un mot chez les peuples que l'on pourrait appeler *classiques*, parce qu'on enseigne leur histoire dans les écoles; au besoin on l'invente.

Il n'en est pas de même pour les Gaulois. C'est une opinion préétablie officiellement que ces peuples n'ont jamais été que des sauvages et que, sans les Romains et les Grecs, ils ne seraient jamais sortis de la barbarie.

On comprend que l'Université ait répandu ce préjugé et qu'elle fasse tous ses efforts pour le maintenir. En effet, si les Gaulois avaient été aussi civilisés que les Grecs et les Romains, si même ceux-ci avaient reçu leurs arts et leurs sciences de ceux-là, tout l'échafaudage universitaire tomberait du même coup. Or, c'est ce qu'il ne faut pas, sinon dans l'intérêt du peuple, du moins dans l'intérêt des bacheliers et docteurs qui l'exploitent.

Nous ne voulons pas, pour le moment, troubler le repos et la tranquillité de nos mandarins, en montrant ce qu'était la civilisation gauloise longtemps avant qu'il fût question des Grecs et des Romains, et pendant même que ces parangons du progrès étaient à l'apogée de leur gloire; cela nous écarterait trop de notre cadre. Nous nous proposons seulement de montrer que le magnétisme n'était pas plus ignoré en Gaule que dans les autres pays, et que sa connaissance remonte à une antiquité au moins aussi reculée.

II

On sait que la Magie, la grande science, la science universelle, se composait de trois parties principales : 1° la connaissance du monde des Esprits; 2° la connaissance de l'homme; 3° la connaissance du monde des corps.

La science des Esprits consiste dans la connaissance de leurs rapports entre eux et avec les deux autres mondes : l'homme et le monde matériel.

La science de l'homme a pour objet la connaissance des rapports des hommes entre eux et avec les Esprits et les corps.

Enfin la science des corps consiste également dans la connaissance de leurs rapports entre eux et avec l'homme et les Esprits.

La science des Esprits est la métaphysique; la science de l'homme est la psycho-physiologie, dont fait partie le magnétisme; la science des corps est la chimico-physique.

A priori, partout où la magie a été connue, on peut donc affirmer que le magnétisme l'a été aussi, puisqu'il en est une des plus importantes parties.

On ne conçoit pas plus la magie sans le magnétisme que l'astronomie sans les mathématiques.

Lors même qu'on n'aurait aucune preuve de la connaissance du magnétisme chez les Gaulois, il suffirait qu'ils eussent connu la magie pour qu'on fut en droit d'affirmer qu'ils ont, à plus forte raison, connu le magnétisme. Mais on a des preuves de l'un et de l'autre, nous allons le voir sans tarder.

Je ne serais même pas étonné que l'Europe occidentale fût le véritable berceau de la magie, et non l'Égypte ou l'Inde, comme le supposent nos historiens universitaires qui se copient les uns les autres depuis plusieurs siècles avec le parti pris systématique de prouver que rien de bon n'a pu naître chez nous sans eux, et que toutes nos connaissances, nous les devons aux Grecs et aux Romains, dont ils sont les bienveillants et généreux continuateurs.

Des historiens indépendants, non inféodés de la caste universitaire, estiment, en effet, que le plus ancien magicien qui ait jamais existé est Abaris, prêtre d'Apollon, auteur de plusieurs ouvrages, notamment d'un livre de la Génération des dieux et d'un autre sur l'arrivée d'Apollon, chez les Hyperboréens, d'un troisième sur les noces du fleuve Hebrus. On lui attribue encore un recueil d'Oracles et un autre d'Expiations.

Or, Abaris était hyperboréen, par conséquent Européen, et il vivait avant la guerre de Troie.

On sait, d'autre part, que les Scythes disputaient aux Égyptiens, non sans de bonnes raisons, le privilège de la plus haute antiquité. On peut voir dans Justin, l'abrégiateur de Trogue Pompée, le résumé des pièces de ce procès.

Il suffit aussi de savoir lire pour s'assurer que presque tous les initiateurs des Grecs, -- et à plus forte raison des Romains, -- étaient d'origine européenne. Orphée, l'importateur des Mystères en Grèce, était originaire de la Thrace.

Cicéron, qui pouvait connaître l'histoire de l'antiquité aussi bien que nos bacheliers improvisés, professeurs par simple décret ministériel et sans posséder de connaissances spéciales (1), Cicéron, qui avait en mains des documents qui n'existent plus, dit que ce sont les druides gaulois qui ont inventé la philosophie.

Si les Gaulois n'avaient pas précédé les Égyptiens et même les Indiens, il est évident que Cicéron aurait attribué à ceux-ci ce qu'il accorde à ceux-là.

Aristote dit également que la philosophie a commencé chez les *Samothécés* (adorateurs de Dieu), les Gaulois, et qu'ils l'ont transmise à la Grèce. Il nous apprend aussi que, quinze cents ans avant l'ère chrétienne, les druides

(1) Voyez M. Lavisce : *L'Enseignement historique en Sorbonne*, in *Revue des Deux Mondes* du 15 février 1882.

gaulois rivalisaient de science avec les prêtres d'Égypte, les mages de la Chaldée et les gymnosophistes de l'Inde.

Ces attestations, et beaucoup d'autres que l'on pourrait citer, prouvent qu'il est fort loin d'être établi que nos aïeux n'étaient que des barbares, une quantité négligeable dans la balance de la civilisation antique.

III

Pour nous borner à la magie, la Gaule, la Germanie et la Scandinavie ont joui, depuis la plus haute antiquité, de la réputation d'exceller dans cette science, ainsi que dans les arts qui s'y rattachent : la théurgie, la prophétie, etc.

Saxan le grammairien, Jean et Olaüs Magnus, historiens des pays scandinaves, disent que les rois de ces pays faisaient usage des arts magiques dans la guerre.

En Germanie, au rapport de Tacite, les femmes surtout excellaient dans la magie et dans les arts divinatoires. Elles jouissaient, à ces titres, d'une grande considération, tant dans les affaires religieuses que dans les affaires politiques et militaires.

Dans les Gaules il n'en était pas autrement. Les druidesses, sur le même pied que les druides, les vates et les bardes, exerçaient les arts magiques, la médecine haute et petite, la divination, etc., et elles participaient au ministère sacerdotal.

Pline parle dans beaucoup d'endroits de son *Histoire naturelle* (Ch. 10, 24, 30, etc.) des connaissances magiques et autres et des inventions qui étaient dues aux druides des Gaules et de la Grande-Bretagne. Pour désigner les druides, il se sert de cette expression caractéristique : « Cette sorte de devins et de médecins », qui prouve que le magnétisme et le somnambulisme étaient dans leurs attributions.

Pomponius Mela nous apprend que les druidesses de l'île de Sein jouissaient du pouvoir de se transformer et de transformer les autres (hommes et femmes), en animaux de diverses espèces ; de deviner l'avenir et les pensées d'autrui, etc. Voici le témoignage que porte cet auteur des talents et de la science des druidesses : « Douées de talents singuliers, elles guérissent les maladies réputées incurables, connaissent l'avenir et l'annoncent aux hommes. »

Exactement comme le faisaient au moyen âge et comme le font encore les sorciers, les magnétiseurs, les rebouteurs ; avec cette différence que la plupart de ceux-ci ne sont que des routiniers, tandis que les druidesses étaient des savantes.

Au sujet du pouvoir des druidesses de transformer les hommes en ani-

maux, voici un fait que rapporte Walter Scott, dans sa *Démonologie* (Lettre III) :

« On trouve dans l'Eyrbyggja Saga un remarquable épisode qui donne le résultat d'une lutte entre deux de ces femmes inspirées. L'une d'elles, Geirada, était résolue à découvrir et à faire mourir le fils de l'autre, nommée Kalta, qui, dans une dispute, avait coupé une main à sa bru. Ceux qui devaient venger l'offense sur Oddo parlèrent et revinrent déconcertés par l'habileté de la mère. Ils avaient rencontré seulement, dirent-ils, Kalta filant du lin à une grande quenouille. « Fous, dit Geirada, cette quenouille était l'homme que vous cherchiez. » Ils retournèrent, saisirent cette quenouille et la brûlèrent. Cette seconde fois, la sorcière avait caché son fils sous la forme d'un chevreau apprivoisé. Une troisième, c'était un porc grattant dans les cendres. Ils revinrent à la charge avec une servante de Kalta qui les épiait et fit avertir sa maîtresse par une autre enveloppée d'un manteau bleu. « Ah ! s'écria Kalta, c'est cette sorcière de Geirada contre laquelle mes charmes sont impuissants ». En conséquence ils entrèrent pour la quatrième fois, s'emparèrent de l'objet de leur animosité et le mirent à mort. »

Un auteur moderne, Debay, peu sérieux, mais aussi peu suspect de partialité en faveur de notre thèse, avoue que « les druides et les druidesses, au milieu de leurs pratiques superstitieuses, usaient du magnétisme ; les guérisons qu'ils opéraient étaient si nombreuses qu'on venait les consulter de tous les pays ». (*Histoire des sciences occultes*, p. 497.)

Les Romains ne se privaient pas de recourir aux lumières des druides et des druidesses.

Cicéron, parlant de Divitiac, druide d'Autun, dit qu'il connaissait les secrets de la nature que les Grecs appellent physiologie, et qu'il prédisait l'avenir, partie par des augures et partie par conjecture. (*Divination*.)

Marius menait partout avec lui une femme Scythe, qui lui apprenait quel devait être le succès de toutes ses entreprises.

IV

Les historiens nous ont transmis plusieurs des prophéties et consultations données par ces druidesses.

Dioclétien, ayant consulté une druidesse de Tongres en reçut cette réponse : *Tu seras empereur quand tu auras tué le sanglier.*

Dioclétien se mit à chasser avec ardeur et tua beaucoup de sangliers, mais il vit successivement monter sur le trône Aurélien, Probus, Tacite, Carus et il disait : « Je tue toujours les sangliers, et toujours un autre les mange. »

Enfin l'empereur Numérien venait d'être poignardé par Arius Aper, quand

Dioclétien s'élança sur le meurtrier et s'écria en l'égorgeant : « Voilà l'assassin et j'ai tué le fatal sanglier (1). » En effet il fut proclamé empereur par le peuple.

Lampride rapporte que, lorsque Alexandre Sévère partit pour une expédition de laquelle il ne revint point, une druidesse lui cria en langue gauloise : « Allez, n'espérez pas la victoire et ne vous fiez pas à vos soldats. »

Les druides qui s'attachaient spécialement à la divination portaient le nom de *vates*. Leur réputation était si bien établie que, de leur nom, on a fait le verbe vaticiner (prédire), vaticination, et que le vatican même (camp des vates, résidence du chef des devins), semble en dériver.

Une autre preuve de la haute et universelle renommée des vates, c'est que leur nom s'est conservé jusque dans les chants de l'Église catholique en compagnie de celui des apôtres et des sybilles. Dans l'hymne de la Toussaint et dans plusieurs proses de divers diocèses, il est parlé des vates.

Le soin que mettaient les premiers chrétiens à éliminer de leur rituel tout ce qui rappelait de près ou de loin le paganisme, semble prouver que ces chants existaient dès l'origine du christianisme, — qu'ils sont par conséquent dérivés du druidisme, — et que les prêtres n'ont pas pu supprimer ces mots mal sonnants, le courant populaire étant trop fort pour qu'ils pussent le remonter.

Du moins est-il certain que les chrétiens n'ont pas introduit ces expressions païennes dans leurs offices de leur bon gré. Cela suffit pour prouver que grande était la popularité des vates.

V

Traqués sans relâche, par les Romains d'abord, par les chrétiens ensuite, les druides et les druidesses n'ont pas moins continué, plus ou moins ostensiblement, à guérir les maladies incurables et à vaticiner.

Il faut être universitaire ou académicien, c'est-à-dire avoir renoncé au bon sens, pour croire et dire que le bardisme et le druidisme ont complètement disparu devant la prétendue civilisation romaine et devant la non moins prétendue divinité du christianisme.

Les connaissances des Gaulois se sont transmises autant qu'il a été possible, la plupart du temps par la seule tradition orale, en dehors du monde officiel clérico-romain. *A priori*, on peut affirmer que toutes les connaissances hétérodoxes, toutes celles qui ne font pas partie des programmes scolaires, remontent au druidisme, puisqu'elles ne peuvent pas avoir eu d'autre origine, à l'exception, bien entendu, de celles dont la découverte est plus ou moins moderne.

(1) *Aper* est le nom latin du sanglier.

Les Turlupins, les Albigeois, les Vaudois, les Templiers, sont autant d'héritiers partiels des druides et des bardes. C'est ce qui explique la haine dont les ont poursuivis les cléricaux.

A côté de la science *officielle*, qui se borne et qui s'est toujours bornée à n'enseigner et à n'apprendre que ce qu'il est strictement nécessaire de savoir pour obtenir les diplômes et pour être admis en conséquence à participer aux bénéfices et privilèges laïques ou ecclésiastiques, à émerger au budget, il y a donc toujours eu et il y a encore la science *réelle*, les savants indépendants, *libéraux*, vrais conservateurs des traditions et initiateurs des nouveaux progrès ; progrès dont la science officielle s'empare lorsqu'ils sont accomplis, pour les exploiter.

En particulier, les connaissances magnétiques des Gaulois, qui étaient d'ailleurs celles de toute l'antiquité, ont traversé les âges et il est relativement facile d'en retrouver les traces. Nous n'en citerons que quelques preuves.

VI

Grégoire de Tours rapporte, avec plus ou moins de bonne foi, selon sa coutume, le fait suivant :

« Un bûcheron du territoire de Bourges était entré dans une forêt pour y couper du bois. Tout à coup il est environné d'un essaim d'abeilles et couvert de leurs piqûres, ce qui le rendit comme fou pendant deux ans. Ce bûcheron se rendit alors dans la province d'Arles ; et là, vêtu de peaux comme un ermite, il se livrait à la prière ; mais pour le tromper, le démon lui communiqua la faculté de deviner et de guérir. Il quitta la province d'Arles et entre dans le Gévaudan. Là, le peuple se portait en foule auprès de lui, et lui présentait les malades et les infirmes qu'il guérissait *en les touchant*. On lui donnait de l'or, de l'argent, de riches vêtements ; il en faisait des aumônes aux pauvres. Il prédisait l'avenir. Il annonçait aux uns des maladies, aux autres des pertes. Il faisait tout cela par des arts diaboliques, et par je ne sais quels prestiges. Il séduisait ainsi une grande quantité de peuple, et non seulement des gens de la campagne, mais même des ecclésiastiques ».

Que les facultés de ce bûcheron lui vinssent du démon, c'est là une assertion purement gratuite de la part de Grégoire de Tours ; assertion conforme, d'ailleurs, au système catholique, qui consiste à attribuer à Dieu même en personne, tous les faits et gestes des frères et amis, et au diable, tous les faits semblables qui proviennent de leurs concurrents.

D'après cette hypothèse, si un homme qui guérit, qui prophétise, qui prie sans cesse, qui est désintéressé, qui fait l'aumône de tout ce qu'il reçoit, etc., est un homme diabolique, à quoi reconnaîtra-t-on un homme de Dieu.

Les phénomènes produits par ce bûcheron étaient si manifestes et si merveilleux, que l'on ne put faire revenir de leur *erreur* les partisans, ecclésiastiques et autres, de ce prétendu imposteur ; ce que Grégoire attribue encore à l'intervention du diable.

Nous allons voir maintenant l'intervention du Dieu des catholiques.

Les chrétiens n'ayant pu encore, à cette époque, comme ils l'ont eu plus tard, le droit de traduire leurs concurrents devant la justice sous prétexte d'hérésie et de sorcellerie, se faisaient *justice* eux-mêmes quand ils pouvaient.

Notre chroniqueur nous apprend qu'Aurélius, évêque du Puy, fit tuer ce bûcheron par surprise.

Aurélius est au nombre des saints du calendrier catholique. D'où il suit que, d'après la doctrine catholique, faire le bien est l'œuvre du diable, et faire le mal est l'œuvre de Dieu !

On trouve dans les chroniqueurs du moyen âge beaucoup d'autres exemples de magnétiseurs et de prophètes dans le genre du bûcheron de Bourges. Je n'en citerais plus qu'un, tiré de la chronique de Raoul Glaber.

« Un homme du peuple, dit ce moine-historien, après avoir promené de fausses reliques en différents endroits des Gaules, se rendit dans les diocèses voisins des Alpes, où il prit le nom d'Etienne ; il déterra les ossements d'un inconnu, ainsi qu'il l'avait déjà fait plusieurs fois, et les annonça comme étant des reliques de saint just. Le peuple accourt aussitôt. On amène de toutes parts des malades, et, chose surprenante, ces malades se trouvèrent aussi bien guéris que si les reliques eussent été véritables. En peu de temps la chasse fut environnée d'*ex voto* de tous genres, portant la forme des membres guéris. »

D'Hénin de Cuvilliers, qui rapporte ce fait dans ses *Recherches historiques sur le magnétisme animal chez les anciens* (1), ajoute la réflexion suivante :

« Comment Dieu se serait-il plu à contrarier sa propre Église, en accordant à de fausses reliques le don des guérisons ? ou comment le démon, se serait-il plu à faire des merveilles dont tout l'honneur eût tourné au profit de la religion et des saints, et au soulagement de l'humanité souffrante ? Dieu n'eût pas permis une méprise qui eût été un sujet de moquerie pour les libertins et de larmes pour les personnes pieuses. »

VII

Tant que le clergé catholique put terroriser le peuple et étouffer toutes

(1) *Archives du Magnétisme animal*, 1^{re} année, n° 5.

les idées anciennes et nouvelles qui le gênaient, le magnétisme et les autres sciences occultes restèrent secrets ; prêtres et sorciers guérissaient les malades, les uns publiquement, les autres en cachette, et tous magnétiquement ; reliques vraies ou fausses produisaient les mêmes effets.

Enfin, l'excès de l'intolérance produisit la réaction. Des savants indépendants : Armand de Villeneuve, Roger Bacon, Pomponace, Agrippa, Paracelse et leurs successeurs divulguèrent la théorie et la pratique du magnétisme et portèrent ainsi un coup fatal au trafic des reliques des saints, en même temps qu'ils émoussèrent les armes de l'Inquisition contre les sorciers.

Mais longtemps encore, au xvii^e, et jusqu'au xviii^e siècle, les guérisseurs furent, aussi bien que les malfaiteurs englobés dans les procès de sorcellerie ; et il faut ajouter, pour être impartial, que les protestants ne furent pas moins ardents que les catholiques dans cette lutte contre ceux qui faisaient le bien sans demander leur estampille (1).

ROUXEL.

EUSAPIA PALADINO A VARSOVIE

Nous avons promis, dans notre dernier numéro, de donner quelques détails sur la personne du célèbre médium, Mme Paladino, relatifs, plus spécialement à son séjour à Varsovie. Voici, d'abord, son portrait physique et son état civil :

Une femme dans la quarantaine, ayant le type de l'Italienne du midi, la taille moyenne, la figure quelque peu marquée par la variole — ce qui ne lui messied pas trop —, brune, naturellement, et d'un embonpoint agréable.

Elle a les yeux noirs, jetant parfois un vif éclat et produisant à d'autres moments l'impression de la fatigue et même de la souffrance.

Son rire est gai et sa conversation animée.

Elle inspire une confiance entière par son ensemble sympathique, par son ingénuité.

Couturière de profession, elle vit à Naples, en ajoutant le produit de son travail au salaire de son mari, employé dans un théâtre comme mécanicien.

Ses manières sont excessivement affables, malgré son attitude digne et indépendante. Joignez à cela une affection tout à fait touchante pour les enfants (bien qu'elle n'en ait pas elle-même), une piété sincère et une rare compassion pour les pauvres, et vous pourrez vous former une idée approximative de cette intéressante personne.

(1) Cet article est extrait du cours de *Philosophie et Histoire du Magnétisme*, professé par M. Rouxel à l'École du magnétisme fondée récemment sur le patronage de la *Société Magnétique de France*. Ce cours va paraître incessamment en 2 volumes in-16°.

Le voyage d'Eusapia Paladino à Varsovie est, pour ainsi dire, dû au hasard. Elle n'a pas en général, l'habitude de se déplacer ni de donner des représentations pour de l'argent, mais elle se prête volontiers à toutes investigations scientifiques et son ambition est de donner à penser aux savants.

Elle est ravie quand il lui arrive de convertir des sceptiques farouches à la croyance en son *John*, et elle voue un attachement vrai aux personnes qui lui témoignent une entière confiance. C'est ainsi qu'elle s'est intimement liée à la famille du célèbre peintre russe Sémiradski, dans la maison de qui elle fit la connaissance du docteur Okhorovitch.

Celui-ci eut un vif désir d'étudier les facultés médiumniques d'Eusapia dans sa propre maison à Varsovie, et, grâce à l'appui de M. Sémiradski, il réussit à la décider d'entreprendre ce voyage, qui fut plus long qu'elle n'avait d'abord supposé, car, en arrivant, elle dit aux personnes [qui l'accueillirent : « Je croyais que Varsovie n'était pas plus éloignée de Naples que ne l'est Rome, et voilà que j'ai eu à traverser deux pays et être en route deux fois vingt-quatre heures »

Ceux qui affirment que le changement de climat produisit une influence défavorable sur les facultés d'Eusapia doivent avoir raison : dès son arrivée à Varsovie, elle se plaignait du froid et disait manquer d'air. « Est-il possible que vous ayez toujours un temps pareil ? Le soleil ne se montre-t-il donc jamais ici ?

Cet état d'accablement, que beaucoup de personnes éprouvent en changeant de milieu et de climat a probablement été cause que la première séance fut fatigante, tant pour les assistants que pour le médium.

Ce dernier avait, d'ailleurs, une raison particulière pour se trouver mal disposée : le matin même, Eusapia, en sortant de l'église, voulut faire une petite promenade et s'égara dans un quartier éloigné de la ville. Elle erra ainsi pendant plus de quatre heures et ne rentra que juste avant la séance, toute exténuée ; aussi les manifestations se firent-elles longtemps attendre.

A la suite, Eusapia se familiarisa avec la ville et retint le nom des rues. L'attention publique dont elle était l'objet la gênait visiblement. Un jour qu'elle était entrée dans une confiserie, elle remarqua que plusieurs dames tournoyaient autour d'elle et la contemplaient avec une curiosité par trop sans façon. Elle se tourna brusquement de leur côté et leur dit, d'un ton d'impatience : « Vous devez beaucoup aimer les bonbons, permettez-moi de vous en offrir. »

Les articles des journaux ne produisaient sur elle qu'un effet médiocre, mais elle est toujours vivement affectée par tout manque de confiance qui lui est témoigné relativement à sa puissance médiumnique et à sa bonne foi.

Dès son arrivée, tous les journaux de Varsovie publièrent des articles faisant l'éloge de ses facultés extraordinaires; elle n'en fut aucunement touchée : « Bientôt, dit-elle, on commencera à se disputer à cause de moi et on m'attaquera. »

En effet, deux jours plus tard un article parut dans lequel les séances d'Eusapia Paladino étaient tournées en ridicule; on y insinuait même qu'elle aurait amené avec elle un compère. Le Dr Okhorovitch lui traduisit l'article et lui demanda ce qu'elle en pensait. Elle lui dit :

« Vous n'allez certainement pas y répondre. » « Assurément non » répondit le docteur; « mais, comme l'auteur de la notice est de mes amis, je lui dirai, à la première occasion, que je le croyais plus intelligent et que je m'étais trompé. » « No, no, no! s'écria vivement l'Italienne. Dites-lui mieux ceci : « Je ne vous supposai pas si intelligent, et moi-même si bête : j'ai vu beaucoup de choses et n'en comprends que fort peu, tandis que vous n'avez rien vu et vous savez tout. »

Ces quelques détails, pris au vol, confirmeront à quel point Eusapia est franche et primesautière. A Varsovie, elle a converti tout le monde, sinon à la croyance aux phénomènes médiumniques, du moins en sa parfaite bonne foi et loyauté.

A l'une des séances on lui offrit un bracelet en or, garni d'améthystes et de perles fines avec une inscription de circonstance gravée dessus; M. Khlopitzki lui présenta ce cadeau, en lui adressant ce quatrain :

Per quanti siano i nostri nemici
Siamo per altro molto felici
Che non tenendo mai con loro
Offeremo al signora un ricordo doro.

Eusapia remercia en polonais, avec la seule parole du reste qu'elle ait appris en cette langue.

SEANCES D'EUSAPIA PALADINO A NAPLES

ÉTUDE SUR LE SCEPTICISME

Par M. Wagoer, professeur à l'Université de Saint-Petersbourg.

Je fus obligé, pour cause de santé, de passer l'hiver 1893 à Naples, je n'avais aucun désir particulier de voir le fameux médium napolitain, Eusapia Paladino.

Je me bornai donc à laisser ma carte à M. Hercole Chiaïa qui était à Milan en ce moment, et ne pensai plus à Eusapia Paladino.

Le sort a néanmoins voulu que j'assistasse à ses séances, et c'est sur l'in-

visitation d'une dame russe, Mme P. FF., domiciliée à Naples, que je me rendis à une séance organisée dans sa maison le 24 février.

Dix personnes se réunirent dans son petit appartement et formèrent un cercle des plus hétérogènes; il y avait des spirites convaincus, des incrédules et même des sceptiques.

L'appartement de Mme P. FF. est disposé en deux étages, communiquant par un escalier en pierre, escarpé et étroit.

Les séances eurent lieu dans une pièce du deuxième, petite, obscure et sans fenêtre, communiquant par une ouverture en voûte avec une autre chambre également exigüe, dans laquelle brûlait une lanterne rouge suspendue au plafond; la première chambre était éclairée par une suspension verte. L'escalier conduisait directement dans cette chambre, par une porte vitrée de haut en bas.

Lorsque la lumière fut éteinte dans ces deux chambres, une faible clarté y pénétrait par la porte vitrée. A gauche de cette porte, il y en a une autre conduisant dans un petit couloir qui donne accès, à droite, à un petit cabinet sans autre issue qui s'ouvre, dans le fond, sur la cuisine qui n'a pas d'autre sortie. Pour tout ce logement composé de deux pièces, une cuisine et un couloir, il n'y a donc qu'une seule issue sur l'escalier étroit qui le relie à l'étage supérieur.

Mme P... invita deux de ses hôtes sceptiques avérés, à examiner cet appartement désigné pour les séances.

Je proposai que le cercle fût d'abord formé par un nombre restreint de personnes, cinq ou six, choisies parmi celles qui croyaient aux phénomènes médiumniques, ou, tout au moins, à l'existence d'un autre monde; les autres membres devaient rester provisoirement en haut. Ce qui fut fait.

E. Paladino entra, accompagnée de quatre personnes, et toutes elles prirent place autour d'une petite table en bois simple, de forme carrée. Voici quelques détails sur la personne d'Eusapia Paladino.

De tous les médiums que j'ai connus dans ma vie, Eusapia me paraît la personne la plus sympathique; son visage est celui d'une bonne paysanne franche et simple; pendant les séances elle se met entièrement à la disposition des assistants, s'efforçant de les convaincre qu'elle n'est pour rien dans les manifestations qui se produisent par sa présence et indépendamment de sa volonté.

Elle souffre visiblement pendant les phénomènes de la matérialisation et ne cherche nullement à éviter le contrôle que l'on exerce sur elle, ni à se dérober à la main ou au pied qui la maintiennent.

Lorsque je lui demandai de me dire ce qu'elle ressentait, quand elle gémissait en proie à des convulsions, elle me répondit : *oppressione*.

Nous nous plaçâmes autour de la table en formant la chaîne ; je me mis à côté du médium qui était installé seul, du côté le plus court de la table.

Ily avait une lumière suffisante pour distinguer tous les objets ; outre les lanternes rouges et vertes on avait allumé une bougie de stéarine, sur une petite armoire, à côté de la table. A peine nous étions-nous placés, que la table se mit à bouger et deux de ses pieds, du côté où se trouvait Eusapia, s'élevèrent facilement et avec force.

Eusapia leva ses mains de sur la table et nous pria d'appuyer les nôtres, aussi légèrement que possible ; quelques minutes après, la table commença de nouveau à bouger, se pencha d'abord d'un côté, ensuite d'un autre, et s'éleva en l'air des quatre pieds, d'un mouvement calme et régulier ; au même instant Mme P... et quatre autres personnes entrèrent dans la chambre en descendant de l'appartement supérieur ; elles examinèrent toute la pièce, posèrent la bougie à terre et inspectèrent les pieds et les vêtements d'Eusapia. En leur présence la table s'éleva à nouveau à la hauteur d'environ un pied, et après s'être maintenue une seconde dans l'air, elle retomba d'un choc formidable, sur les carreaux du plancher. A ce phénomène qui se répéta deux fois, succéda un moment de calme, durant lequel le médium souffrait visiblement, sa respiration était lourde et son corps avait des contorsions.

Me rappelant dans quelles conditions avaient eu lieu les séances avec Eusapia, à Milan, en présence de M. Aksakof et des savants italiens et français, je proposai de transporter la table près de la porte qui conduisait à la cuisine, ou, pour être plus exact, qui s'ouvrait sur le petit couloir, que l'on pouvait considérer comme une espèce d'antichambre ; de cette façon elle pouvait être vue de tout le monde.

Je me plaçai à table avec deux autres personnes, les autres se tinrent à côté du médium, comme je les en priai ; cette disposition ne dura pas longtemps, car dès que les phénomènes recommencèrent, tout le monde quitta ses chaises pour s'approcher de la table. En face de moi se plaça M. Pessino, fils d'un avocat fort connu à Naples ; bientôt les portières se mirent en mouvement, elles s'écartaient, se gonflaient fortement, ce qui était clairement visible à la clarté de la lanterne verte.

Les assistants demandèrent que les phénomènes fussent plus accentués, afin que tout le monde puisse les voir. L'esprit guide, qui se trouva être John King, une ancienne connaissance à moi, fit savoir par cinq coups frappés qu'il fallait diminuer la lumière ; on éteignit la suspension et presque à l'instant même nous vîmes se dégager d'Eusapia une matérialisation, une masse foncée, ressemblant vaguement à une main ; je voyais cette forme, très distinctement, car elle se dessinait juste en face de moi, sur le fond éclairé de la porte vitrée.

Sur la table à laquelle nous étions assis, se trouvait une petite trompette en carton que j'avais roulée avant la séance, et un petit cor de chasse; John King saisit le cor d'une façon inaperçue et y joua légèrement plusieurs notes, puis il souffla doucement dans la trompette, comme s'il eût tenté de parler et remit ensuite cor et trompette sur la table, près du monsieur qui se tenait en face d'Eusapia.

Après ces manifestations, je sentis sur ma main gauche l'atouchement de doigts appartenant à une petite main.

Je tenais la main de mon voisin de gauche et je sentis à la surface extérieure de ma main, le contact chaud de cette petite main. Ce ne pouvait évidemment être celle d'Eusapia, car les siennes étaient tenues par ses voisins.

Quelque temps après je sentis de nouveau sur ma main gauche, le contact de cette même petite main, mais en sens inverse, c'est-à-dire comme venant du côté de mon voisin de droite; je me rendais parfaitement compte que ce ne pouvait être celle de mon voisin, homme de haute taille, ayant des mains vigoureuses; il me semblait que ce fût la main d'Eusapia dédoublée, mais cette supposition est purement subjective, et je m'y étais arrêté à la suite de l'observation M. Aksakof.

Outre ces contacts superficiels, John King me serra légèrement l'avant-bras ou me tapait familièrement sur l'épaule.

(A suivre).

NÉCESSITÉ D'UNE MORALE

M. Jean Macé, sénateur, a lu au dernier congrès de la Ligue de l'enseignement, un rapport remarquable intitulé : *Un coup d'œil en arrière* dont nous donnons les passages suivants :

« Créer à Paris, en dehors de toute influence politique ou religieuse, un point d'appui désintéressé aux soldats volontaires de l'instruction dans la campagne, désarmés par l'isolement, il n'y avait qu'un citoyen obscur, dont le nom n'eût aucune signification qui pouvait le tenter; et il fallait, pour le tenter dans ces conditions, une de ces foi robustes qui ne reculent devant rien; pour y réussir, une dose égale de dévouement et de sagesse.

« Les hommes se trouvent toujours quand les choses sont mûres. La Ligue a trouvé le sien à Paris.

« Cet homme était Emmanuel Vauchez, le fondateur et l'âme du Cercle Parisien, lequel peut se vanter à bon droit d'avoir été le sauveur de la Ligue après la guerre, en lui ouvrant un domicile qui semblait avoir été aménagé

tout exprès pour elle, et tel qu'elle ne pouvait pas se flatter d'en trouver ailleurs un pareil.

« Assurément l'école a sa place dans le programme de la Ligue, une place considérable, qui tend à grandir de jour en jour : elle ne le remplit pas, elle ne doit pas le remplir tout entier. Entre l'école et le régiment l'adolescent traverse une période où la loi ne l'atteint plus, sur laquelle c'est aux citoyens eux-mêmes à veiller. N'y a-t-il pas enfin l'enseignement pratique de la grande, la suprême école, l'école de la vie qui peut se distribuer à tous les âges, et qu'on se doit entre citoyens rendus solidaires par la communauté de souveraineté ?

« Qu'on ne dise donc plus que la Ligue de l'enseignement a fini son œuvre et qu'elle a perdu sa raison d'être. Son œuvre, c'est l'éducation républicaine du pays ; sa raison d'être, c'est le suffrage universel.

« Appelez cela de la politique, si vous voulez ; cette politique là plane d'assez haut sur celle des partis pour qu'ils puissent s'incliner tous devant elle ; j'entends les partis qui se réclament de la conscience et de la raison, les seuls intéressés à l'éveil des âmes et des intelligences ».

JEAN MACÉ.

Nous prenons au *Journal l'Univers*, les réflexions suivantes, insérées le novembre 1893, au sujet de la Ligue de l'enseignement :

« Elle a des soucis à l'égard de la morale, dont elle avait pris fort à son aise. Jusqu'à présent, la morale devait pousser toute seule, pourvu qu'on laissât la Ligue multiplier les bibliothèques, organiser des cours de physique et de chimie, habituer l'humanité à l'indépendance, les esprits et les cœurs étaient assurés de s'avancer sans dévier vers l'idéal. Or, au Congrès de ces jours derniers, des préoccupations nouvelles se sont manifestées. A la cour de l'impérieuse dame on a des inquiétudes sur les tendances de la jeunesse déjà désinvolturée. Un instituteur a émis la pensée que, dans les écoles primaires, l'éducation morale devrait être appuyée par une sanction permanente, au moyen de notes concernant la tenue, l'assiduité, l'ordre, la propreté, les relations des élèves avec leur maître et entre condisciples. Encouragement pour « le progrès moral », récompense des actions méritoires ; « livre d'or », le congrès, qui représente les Etats-Généraux de cette souveraine, a décidé toutes ces mesures. Le Parlement n'a plus qu'à enregistrer.

Une sanction pour la morale, c'est un revirement qui a de l'importance. Décidément la Ligue voudrait se ranger. Elle cesse de se considérer comme une « faiseuse de lumière sans plus », suivant le mot célèbre de son parrain ; ou plutôt elle essaie de porter le flambeau dans une région où elle

affectait ne pas daigner mettre le pied, parce que rien de sérieux ne s'y passait. Un dessein très habile avait fait supprimer la sanction même simplement pédagogique ; sous prétexte d'accoutumer les enfants à ne se conduire bien que pour un motif désintéressé, on les détournait de penser à une autre sanction bien plus grave et qui embrasse la totalité de l'existence ; il n'y avait plus lieu de réfléchir à l'immortalité de l'âme, à ce qui peut se passer après la mort, puisque la vie allait toute seule, sans loi et sans explication empruntées à l'ordre surhumain ; aucune responsabilité finale, plus de jugement et, par conséquent, plus de juge ; Dieu, inutile, était supprimé par une simple omission.

DISCOURS DE M. SPULLER. — M. Spuller, le ministre actuel de l'Instruction publique, est un de ceux que la Ligue de l'enseignement a toujours comptés dans ses rangs. Il présidait, en 1883, la séance de clôture de son troisième Congrès à Reims. « Le discours adressé par lui, lors de ses réceptions du jour de l'an, aux délégations parisiennes de l'enseignement primaire, confirme si éloquemment ce qui s'est dit à notre dernier Congrès qu'il avait une place à prendre de droit dans ce bulletin de la Ligue », dit Jean Macé :

« Quelques-uns croient que l'œuvre de l'enseignement primaire en ce pays est chose parfaite. Messieurs, il a été fait, il est vrai, et se fait de grands efforts, de grands sacrifices et de grands progrès ; aveugle qui les nierait, et coupable qui les regretterait. Mais il reste une autre partie de la tâche, très grande et très difficile, la plus difficile de toutes, à parachever, je devrais presque dire à entreprendre sérieusement et résolument : c'est l'œuvre morale. Une démocratie qui ne s'apercevrait pas de cette lacune ne mériterait pas de la voir jamais comblée.

Une république qui prendrait son parti de laisser l'éducation civique, politique et sociale à l'état d'influence superficielle et passagère, s'exerçant sur l'enfant et non sur l'homme, commençant et finissant avec l'école élémentaire, sans racine dans l'âme et sans portée pour la vie, cette république-là peut avoir les formes et les cadres de la vie politique, elle n'a pas la vraie vie ; elle n'a pas cette force sucrée qui fait les grands peuples en faisant les grands citoyens. Le pays qui néglige ce problème-là, quand même il aurait résolu tous les autres, a négligé de se procurer « la seule chose nécessaire ».

Instituteurs et institutrices, c'est à vous qu'il faut faire entendre ces paroles franches, pour que vous vous en pénétriez d'abord, pour que vous les répétiez ensuite et leur fassiez porter des fruits.

Je vous le redis, messieurs, comme je me le dis à moi-même, comme je voudrais le dire à toute l'Université, cette vaillante phalange de promoteurs de toutes les idées généreuses : l'heure du devoir a sonné, elle a sonné pour les uns comme pour les autres, pour les pauvres comme pour les riches, pour les petits comme pour les grands, pour l'enfant du peuple comme pour les fils de millionnaires : pour tous et pour chacun, la grande question aujourd'hui c'est de savoir s'il y a en eux l'étoffe d'un homme. Je ne dis pas l'étoffe d'un grand homme, d'un homme remarquable, d'un homme supérieur. Je dis tout simplement d'un homme. Ouvrier ou cultivateur, industriel, commerçant, écrivain, penseur, savant, artiste, c'est là ce qui ne dépend pas de nous, qui dépend des dons faits à

chacun par la nature, des circonstances, du milieu, de mille choses que nous ne dirigeons pas.

Il y en a une seule que nous devons prétendre à diriger : c'est de faire que, dans l'ouvrier comme dans l'artiste, dans le citoyen comme dans le soldat, dans le plus grand comme dans le plus humble travailleur, il y ait un homme. Si l'éducation fait cela, elle aura rempli sa mission ; sinon, elle ment à ses promesses et à nos espérances. Que l'instruction aille plus ou moins loin, plus ou moins haut, qu'elle ait des degrés innombrables et d'innombrables variations, ainsi le veut la loi de l'esprit humain, ainsi le veulent les développements incessants de la pensée et de la science. Mais, pour l'éducation, rien de pareil : elle doit être toute en tous, elle doit suffire à chacun, elle doit faire des consciences pareilles, des âmes d'homme vraiment humaines, c'est-à-dire vraiment libres et vraiment morales.

Elle doit élever assez haut tous ceux qu'elle touche pour les porter à la dignité d'homme, laquelle embrasse et dépasse toutes les autres. La conscience de l'ouvrier, du travailleur, du manœuvre, du moindre d'entre nous, si l'éducation lui a été donnée assez profonde et assez puissante — est capable d'autant de noblesse, d'autant de grandeur spirituelle, d'autant de délicatesses véritables et d'autant de force morale que la conscience du philosophe le plus exercé.

La vie morale, qui est le plus précieux des trésors, le plus rare, le plus estimable, est en même temps le seul qui puisse être commun à tous, le seul que nous puissions, tous, également posséder. C'est le seul domaine où règne l'égalité parfaite, où tous se sentent frères parce que tous se sentent la même obligation de s'incliner devant la même loi, de respecter la même et suprême autorité.

S'il est une œuvre utile et nécessaire en ce temps et en ce pays, c'est de restaurer, je dirai presque d'instaurer, sous cette forme, le respect de l'autorité. Vous le savez, messieurs, il y a deux sortes d'autorité, celle qui parle du dehors, et celle qui sort du fond de nous-même. La première, même quand elle est légitime et respectable, nous la subissons, nous y obéissons, mais c'est tout. Elle est au-dessus de nous, mais hors de nous. L'autre, celle qui parle du dedans, elle ne commande pas seulement, elle inspire. En même temps qu'elle fait entendre un ordre, elle donne la force de l'exécuter ; il y a en elle une vertu de persuasion et d'excitation au devoir qui, si elle ne soulève pas les montagnes, soulève et transforme les masses humaines.

C'est celle-là, Messieurs, c'est cette autorité immanente et irrésistible, c'est cette imprescriptible loi du devoir qu'il vous appartient d'inscrire au plus profond des âmes, de manière que rien ne l'y puisse effacer, ni la peur, ni le doute, ni le sophisme.

Et c'est parce que telle est votre mission que je salue en vous les premiers serviteurs, les premiers agents du relèvement national, qui doit commencer dans chacun des membres de la nation par l'effort moral individuel. C'est de l'intensité de ces efforts obscurs, ignorés, invisibles, que dépend la destinée du pays.

Je ne vous parle pas ici en ministre, je ne vous donne pas là les paroles de simple courtoisie qui s'échangent d'ordinaire en pareil cas. Je vous livre le fond de mon cœur, je vous parle de ce dont j'ai l'âme pleine, vous le sentez bien. Si j'ai désiré revenir dans cette maison connue et aimée, c'est pour y dire ces choses que je crois plus que jamais nécessaire de faire entendre au pays. Et qui les lui fera entendre si ce n'est vous, professeurs et maîtres de tout ordre ? Je vous adjure d'y penser et de ne pas croire votre tâche remplie jusqu'à ce que vous puissiez vous rendre cette justice : « J'ai donné à chacun de ces petits le meilleur de moi-même : je lui ai non pas seulement enseigné tel

« art ou telle science, mais la grande science et le grand art, la science et l'art de vivre
« en homme, en homme de bien. »

N. D. L. R. — Cette nécessité d'une *morale élevée et pratique*, l'honorable et si estimable JEAN MACÉ l'appelle « la grande, la suprême école, l'école de la vie, qui peut se distribuer à tous les âges, et qu'on se doit entre citoyens rendus solidaires par la communauté de souveraineté ».

Le journal *L'Univers*, qui appelle la Ligue de l'enseignement *l'impérieuse dame*, émet cet avis que le dernier Congrès de la Ligue, trouvant à la jeunesse des tendances qui ont trop de désinvolture, a décidé que, dans les écoles primaires, une sanction permanente devrait appuyer l'éducation morale : *l'Univers* pense que le Parlement français n'a plus qu'à enregistrer les mesures prises par ce Congrès souverain, le *Deus ex machina*.

De plus, *L'Univers* pense que le gentil et attrayant volume de Jean Macé, *La Philosophie de poche*, sera le vade mecum des nouvelles tendances de la Ligue ; il n'aurait été dernièrement édité que pour cette fin ; à son point de vue. *L'Univers* en plaisante agréablement.

Enfin, le discours d'un *vieux ligueur*, celui de M. SPULLER, ministre actuel de l'Instruction publique que nous reproduisons in-extenso, en résume les vues ; il dit entre autres choses : « Il reste une autre partie de la tâche, très grande et très difficile, la plus difficile de toutes à parachever, je devrais presque dire à entreprendre sérieusement et résolument : c'est l'*œuvre morale*. Une démocratie qui ne s'apercevrait pas de cette lacune ne mériterait pas de la voir comblée. »

M. EMMANUEL VAUCHEZ, vice-président de la Ligue de l'enseignement, le véritable fondateur du Cercle parisien de la Ligue, comme l'appelle Jean Macé, qui fut le *sauveur de la Ligue après la guerre*, un homme à la *foi robuste* qui ne recule devant rien, selon ses confrères de la Ligue, s'était depuis longtemps préoccupé de cette question morale dont il voulait une solution pratique, à l'aide du fait brutal, et non par des traités de morale à l'eau de rose, tous conventionnels comme ceux de MM. COMPAYRÉ et Cie, ou sans sanction, semblable à celle que préconise la *Philosophie de poche*.

Les traités de morale similaires par centaines, se trouvent à notre bibliothèque nationale ; ils n'ont rien modifié et laissé tout dans le *statu quo*.

Or, E. Vauchez travaillait depuis fort longtemps à un ouvrage considérable, *La terre*, en deux volumes dont la *Revue* a recommandé la lecture maintes fois ; cette œuvre est celle d'un citoyen dont la *foi est robuste*, qui a su acquérir des idées pratiques en vivant avec tous les hommes de gouvernement et avec les jeunes qui rêvaient le relèvement de la France.

Avec une *volonté de fer*, qui ne recule devant rien (le mot est de Jean Macé) il a coordonné les éléments voulus pour former une synthèse pratique de toutes nos connaissances actuelles, sans oublier qu'elles devaient être sanctionnées par une *morale élevée, rationnelle*, prouvée par le fait brutal, la seule qui puisse répondre aux aspirations de la Société française.

Les journaux politiques et scientifiques, par centaines, ont reconnu que *la Terre* de M. Emmanuel Vauchez était l'œuvre d'un penseur véritable et tous l'ont approuvée, commentée ; bien peu cependant ont adopté ses conclusions, tout en reconnaissant leur mérite, car il y a des positions acquises et l'on ne peut, en vain, défier messeigneurs les préjugés.

Si la synthèse comprise dans *la Terre* et en accord avec la science, si tout y est coordonné avec esprit de suite, et si les conséquences de cette œuvre sont éminemment morales, pourquoi la sanction en serait-elle inacceptable ? serait-ce parce qu'elle aboutirait au spiritisme tant conspué, si peu étudié, si mal compris !!!

Comme cette morale si précise, si rationnelle, découle de source de toutes nos découvertes intellectuelles ; comme elle s'appuie sur le fait brutal qui la sanctionne et la caractérise purement et simplement, Emmanuel Vauchez l'a présentée au dernier Congrès de la Ligne ; il demandait quelle fût adoptée et recommandée au millier de bibliothèques communales qu'il avait aidé à fonder ; cette Ligue, dont il fut l'un des principaux promoteurs a refusé cette offre d'un homme de cœur. La Philosophie de poche suffit à ses aspirations et peut-être les dépasse-t-elle.

Notre ami a donné sa démission de vice-président de la Ligue, refusant de marcher désormais avec de vieux et fidèles amis qui piétinent sur place, tout en reconnaissant, comme positivistes, qu'au point de vue de la morale, ils ne peuvent donner à cette démocratie, *qui a trop de désinvolture*, que des mots et rien que des mots.

La Philosophie de poche du sénateur JEAN MACÉ est un volume à lire et nous le recommandons vivement à l'attention de nos lecteurs ; cette œuvre d'un homme d'esprit, initié aux choses scientifiques, n'a que des conclusions spiritualistes qui n'aboutissent à rien et ne peuvent remédier au désordre moral qui règne actuellement, malgré le bon sens de l'auteur et son dévouement absolu à l'éducation de la jeunesse.

Les Spirites seuls ont créé le Cercle parisien de la Ligue de l'enseignement et lui ont généreusement donné des ressources ; cela on ne le dit jamais.

Bien avant M. Vauchez, nous étions convaincus que la Ligue délaissait le côté moral et n'avait rien à offrir en ce sens à tous ceux qu'elle inscrivait comme ligueurs ; nous attendions, de l'expérience seule, la conclusion qui

devait s'imposer : la recherche d'un but éminemment moral, et qui ne le désire actuellement ?

En quelques mots, voici la morale du Spiritisme et ses avantages pratiques : Il exerce son influence *sur la Société et l'individu* ; sur la société en enseignant et en prouvant que chacun est le fils de ses œuvres, soit sur cette terre, soit dans tous les mondes de la création, et qu'ainsi, il y a *inégalité* devant l'éternelle justice selon les mérites et la vertu, bien qu'il y ait *égalité* de provenance ou de nature, entre tous les esprits.

Cette Société, le Spiritisme la sauve des tendances du néantisme qui allaient la faire crouler.

Son influence s'exerce sur l'individu, 1° en l'éclairant quant à ses devoirs et à ses droits ; 2° en lui donnant ce stimulant : la présence réelle des esprits de ses parents et de ses amis, ce qui écarte la défaillance et toute pensée honteuse et coupable.

Cette influence est aussi *intellectuelle ou morale, elle est double*.

1° Par la communion des morts avec les vivants, il n'y a plus de néant, plus de séparation éternelle ; la vie éternelle de l'Esprit est palpitante devant nous ; les haines s'apaisent, les intérieurs deviennent paisibles parce que l'homme et la femme ont désormais une confiance inébranlable en l'avenir.

Avouons-le, si c'est une superstition comme on veut bien le dire, souhaitons que jamais il n'y en ait une autre ; au point de vue moral, rien de plus sain, de plus juste, de plus concluant que cette salutaire influence.

2° Au point de vue intellectuel, voici nos remarques ; on dit couramment ceci : La mort saisit les nôtres, tour à tour, et plus rien que le néant.

Les autres répètent ces paroles : Travailler pour mes semblables ? mais pourquoi ce sacrifice inutile, puisque je ne les reverrai plus ? la mort, en nous fauchant, ne laisse aucune trace de nous ? ils ne me sont rien et je ne suis rien pour eux, et j'irai me priver, sans compensations ?

Comme tout finit avec nous, au diable les sacrifices qui ne me sont pas profitables ; ceux qui me prêchent ce renoncement s'ingénient pour jouir et s'enrichir, je ne ferai pas leur jeu.

Avec cet ordre de choses basé sur l'égoïsme, le personnalisme, le chacun chez soi, chacun pour soi, allez donc parler de fraternité, de liberté et fondez donc quoi que ce soit qui puisse durer et avoir pour appui le *consensus omnium*, ce consentement de la conscience d'un peuple sans lequel rien ne se peut ?

Avec cet ordre de croyance chacun tire à soi ; le plus fort l'emporte. Un matérialisme abject s'impose car les gouvernants donnent aux faibles l'exemple du plus parfait égoïsme.

Comme il y a dépression morale en haut et que le culte de l'or règne seul, le petit s'insurge, sent qu'il est le nombre et il l'indique par ses revendications quand ce n'est pas avec la dynamite ou les marmites à renversement.

C'est pour cela que les hommes sages et sérieux se sont demandés où nous conduisait cet état psychologique et pathologique d'une nation telle que la nôtre ; elle en agonise et peut en mourir intellectuellement.

C'est ce que pense Emmanuel Vauchez qui aime profondément son pays et le lui a prouvé maintes fois ; son ouvrage *La Terre n'a sa raison d'être*, que parce qu'il offre une solution morale, rationnelle, qui peut relever les consciences et les mettre dans la voie de la justice absolue.

Oui, le Spiritisme de Vauchez, celui d'Allan Kardec, vient combler l'abîme qu'on a ouvert sous nos pas d'une manière si inconsidérée ; il dit à l'égoïsme grossier et au néantisme : Vous n'irez pas plus loin, car je prouve la fausseté de vos entraînements et de vos doctrines néfastes.

Je viens affirmer que la véritable base de la morale humaine se trouve dans les enseignements du spiritisme ; que chacun n'a ici-bas que la position matérielle et intellectuelle qu'il s'est faite par ses actes pendant le cours de ses vies successives ; qu'il est important pour chacun de nous, s'il a le sens de la véritable sagesse, de remplir strictement sa tâche dans les limites de son pouvoir et de ses facultés, seul moyen de servir l'humanité à laquelle nous sommes liés, avec laquelle nous sommes solidaires ici-bas.

C'est ainsi que l'homme doit comprendre la responsabilité de ses actes, par l'ordre, la condition de ses épreuves, leur aggravation comme leur allègement ; les vies successives de l'être sont en rapport, dans leur durée comme dans leurs modes, avec les exigences des sociétés diverses dans lesquelles il est venu se réincarner, et ce milieu, *l'esprit l'a choisi librement*, selon ses affinités ou ses attractions.

L'avenir se présentant ainsi sous un aspect rationnel qui ne blesse pas la raison, et l'homme sachant que son moi est éternel, que les chers morts ne sont pas perdus sans retour, qu'on peut les voir et les entendre, que leurs maximes tendent à le rendre meilleur, connaîtra désormais la nature de son cœur, son but et son terme : il acquerra la véritable intelligence de la vie et il se disciplinera ; il aimera l'humanité en entrant toujours plus dans le règne de la justice.

L'homme saura désormais qu'on ne devient meilleur qu'en s'aimant, qu'en se secondant les uns les autres, il aura fait l'ordre rationnel sur la terre.

L'homme aura cette connaissance supérieure que la terre s'unit à toutes les sphères, à tous les mondes sidéraux qui peuplent l'univers infini, par une magnifique et volontaire correspondance.

Je conclus, en prétendant et en affirmant que la morale spirite seule contient la véritable solution sociale, celle que préconise Emmanuel Vauchez, celle aussi que prévoyait Allan Kardec.

Un vaillant, M. Godin, mit cette solution en pratique à Guise ; ce grand esprit, ce célèbre industriel croyait à nos rapports avec les morts et à nos vies successives sur la terre et dans les mondes sidéraux.

Je parle de Jean-Baptiste-André Godin, qui a réalisé l'union du capital et du travail, en lui donnant pour condition la morale du spiritualisme moderne ; la lecture de ses œuvres le prouve avec surabondance. P.-G. LEYMARIE.

NOUVELLES DU FAMILISTÈRE

Jadis nous avons assisté à cette belle fête de l'enfance, à laquelle présidait le bienveillant M. Godin, et Mme Marie Godin, si vaillante, qui dirige avec tant de savoir et d'intelligence le journal *Le Devoir* ; cette année elle a été célébrée au Familistère de Guise le premier dimanche de septembre, avec le cérémonial habituel : décoration du palais social, fête foraine sur la place, concerts, exercices et jeux variés, grand bal le soir dans la cour du pavillon central. Le journal *Le Devoir* relate ce qui suit :

« Quant à la part faite aux enfants dans la distribution proprement dite des prix — depuis les splendides volumes mis aux mains des aînés de nos écoles jusqu'aux jouets donnés à tous les petits des classes maternelles — nos lecteurs savent quel esprit de générosité et de largesse y préside depuis de longues années au Familistère. Il en a été de cette année-ci comme des autres, aussi tout le monde des écoles était-il rayonnant de bonheur.

« L'*Exposition des travaux manuels* des élèves n'a cessé, pendant les deux jours de la fête, d'attirer des visiteurs émerveillés de la variété et de la parfaite exécution des travaux exposés.

A l'occasion de cette fête annuelle, fondée par M. J. B. A. Godin, l'administrateur gérant de la Société du Familistère, M. Dequenne a prononcé le discours dont le texte suit :

CHERS ELÈVES ET CHERS AMIS,

« Le jour si ardemment attendu par vous et désiré par nous tous, est enfin arrivé ; c'est aujourd'hui que nous célébrons, comme les années précédentes, la belle fête de l'enfance, instituée au Familistère par notre bienfaiteur, le regretté Godin.

« C'est pour cela, mes enfants, que nous sommes tous ici réunis ; vous,

vos parents et vos familles, auxquels est venu se joindre un public sympathique, désireux et satisfait d'assister à notre belle fête.

« Je viens donc aujourd'hui encore, accompagné des Conseils, présider la cérémonie de la distribution de vos prix.

« Cette distribution solennelle, à laquelle on procède partout, dans les collèges et les écoles, se complète chez nous d'une fête de famille à laquelle prennent part tous les habitants du Familistère avec leurs parents et leurs amis.

« Les fêtes du Familistère sont attractives pour les habitants de la ville et des environs ; ils savent qu'il y a au Familistère une population laborieuse et tranquille qui se fait un devoir et un plaisir de bien accueillir ceux qui viennent participer à ses fêtes.

« Chaque année la fête de l'enfance nous donne l'occasion de constater les progrès de nos écoles ; cette année j'ai à vous signaler des progrès plus marquants.

« Aux examens pour les certificats d'études primaires, sur 25 de nos élèves présentés, 23 ont obtenu le certificat. Dans ce nombre 12 élèves sur 13 présentés, de la cinquième classe, dirigée par M. Locqueneux, ont été reçus ; et 11 sur 12 de la quatrième classe, dirigée par M. Dehorter, ont aussi été admis.

« Quatorze élèves du cours complémentaire, dirigé par Mme Thénieres, ont obtenu la mention de dessin.

« Au concours ouvert par le *Manuel général*, entre toutes les écoles de France, l'élève Vachée (Marthe) du cours complémentaire a été proclamée la première sur 258 concurrentes.

« Trois de nos élèves : Milles Maréchal (Zoé), Vachée (Marthe) et Lefranc (Aline), âgées de 16 ans, du cours préparatoire dirigé par M. Démolon, ont obtenu le brevet de capacité et ont subi avec succès les examens du concours d'admission à l'école normale de Laon, où elles ont été admises les trois premières du département sur 26 concurrentes, avec les félicitations du jury.

« Je dois citer aussi le jeune Evens (Léopold), élève de nos écoles, admis l'an dernier à l'école d'art et métiers de Châlons, qui y continue ses études d'une façon satisfaisante ce qui nous fait espérer qu'il pourra en sortir dans un bon rang.

« Ces succès, mes amis, rejaillissent sur le Familistère, sur ses écoles et leur direction, sur tous ses professeurs, et particulièrement sur M. Démolon qui a su si bien préparer ses élèves.

« Les résultats de ces divers examens et concours, ainsi que les examens et le rapport de fin d'année de notre commission scolaire, nous prouvent

que nos écoles se maintiennent au premier rang et peuvent rivaliser avec les meilleures écoles primaires.

« Nous pouvons donc être satisfaits et adresser, comme chaque année, nos félicitations à notre corps enseignant.

« Continuez donc, Mesdames les institutrices et Messieurs les instituteurs à unir tous vos efforts et vos dévouements pour donner à nos enfants une instruction solide en même temps qu'une bonne éducation ; car vous le savez, si l'instruction développe l'intelligence et donne le savoir, l'éducation développe les facultés morales et donne le savoir-vivre ; l'une se complète par l'autre ; l'instruction sans l'éducation est un beau fruit sans saveur, une belle fleur sans senteur. Inculquez à vos élèves les préceptes d'une bonne et saine morale.

« Vous aurez donc à cœur, Mesdames et Messieurs, de parfaire votre œuvre et de compléter votre mission, en donnant à nos enfants l'instruction et surtout l'éducation, pour en faire des hommes, de bons et braves travailleurs en même temps que de bons Français, de braves patriotes et de vrais républicains ; en ce faisant vous aurez la satisfaction du devoir accompli.

« Je vous l'ai dit dans une même circonstance, et je le répète : le professorat est comme un sacerdoce et de même que le prêtre doit rester à l'église, de même l'instituteur doit rester à l'école, y consacrer tout son temps et y concentrer toutes ses facultés.

« Et vous, mes enfants, je ne saurais trop le répéter, soyez studieux et sages, obéissants et respectueux envers vos professeurs et vos supérieurs ; honorez vos parents, aimez-vous les uns les autres. Il se faut entr'aider, c'est la loi de la nature, a dit le grand fabuliste français.

« Que l'égoïsme ni les mauvaises passions n'entrent pas dans vos cœurs ; que la jalousie et l'envie, ces deux plaies de la nature humaine, si mauvaises conseillères, causes de tant de maux et de tant d'injustices s'ils pénètrent dans vos esprits, que ce ne soit que pour envier les qualités des autres et tâcher de les acquérir.

« Évitez la médisance, elle conduit à la calomnie, un calomnieux est pis qu'un voleur ; celui-ci cause un préjudice pécuniaire, l'autre porte préjudice moralement, il cherche à déconsidérer son semblable et à le déshonorer ; l'un est un coupable quelquefois un malheureux poussé par le besoin, l'autre est un misérable poussé par ses mauvais instincts et ses mauvais sentiments.

« Quand vous serez plus âgés et libres de vos actions ne vous adonnez pas à la boisson, l'alcoolisme est une des plaies de notre époque, il est dégradant ; l'ivrognerie ravale l'homme et le met au rang de la brute. Soyez

tempérants, ne buvez que selon vos besoins, chez vous, en famille, et tous en profiteront.

« Qu'un sot orgueil et un ridicule amour-propre, qui vous porteraient à l'infatuation et vous rendraient antipathiques à vos camarades, n'imprègnent pas vos esprits et vos cœurs ; qu'un noble orgueil, au contraire, qu'un juste amour-propre soient pour vous des stimulants qui vous poussent à accomplir de beaux actes et de belles choses, afin de mériter les éloges de vos supérieurs et de vos camarades. Soyez justes et impartiaux dans vos jugements ; par dessus tout soyez honnêtes ; que le mensonge ne souille pas vos lèvres ; que la vérité en sorte toujours ; ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fasse ; faites-leur, au contraire, ce que vous voudriez qu'il vous soit fait. Suivez toujours la ligne droite, la voie de l'honneur et de la probité.

« En évitant les défauts inhérents à la nature humaine, en acquérant des qualités, en vous imprégnant de bons sentiments, vous deviendrez de véritables hommes, vous aurez un bon jugement qui vous fera bien discerner les hommes et apprécier sainement les choses ; car, en ce temps de rivalité et de compétitions de toutes sortes il est nécessaire de savoir bien se rendre compte et bien juger.

« Dans quelques années, lorsque vous serez devenus des électeurs, vous aurez à apprécier la valeur et le mérite des candidats qui se présenteront à vous et solliciteront vos suffrages : les uns vous feront des promesses qu'ils ne pourront pas tenir et que même ils sauront ne pas pouvoir réaliser ; d'autres vous diront que la société est mal établie, qu'il faut tout changer ; certains, foulant au pieds toutes les croyances et les lois de la nature vous diront qu'il ne faut ni Dieu ni maîtres, d'autres encore diront qu'il ne doit plus y avoir de patrie. Ecoutez-les, laissez-les dire, ne les jugez pas sur leur paroles, mais d'après leurs actes ; scrutez leur passé et d'après ce qu'ils ont fait vous pourrez augurer de ce qu'ils pourront faire ; les paroles s'envolent les actes restent.

« Si un jour, l'un ou plusieurs d'entre vous parviennent à se créer une situation supérieure, qu'ils n'oublient pas que tous les êtres humains ont la même origine, qu'ils proviennent tous de la même souche, que nous sommes tous frères et que ceux qui s'élèvent, soit par l'intelligence et le génie, par le travail et le savoir, c'est à la nature qui les a doués de dons exceptionnels qu'ils doivent leur élévation ; ils doivent aide et protection à ceux qui n'ont pas été si bien doués qu'eux ou qui n'ont pas eu la chance de réussir.

« L'histoire de la vie humaine est un recommencement et un renouvellement perpétuels : la marche en avant incessante, le progrès continu et la civilisation ont transformé les us et coutumes et adouci les mœurs : la forme

a changé, le fond est resté le même ; de tout temps il a existé des bons et des mauvais, des forts et des faibles, des intelligents et d'autres qui le sont moins ; il en est encore ainsi et il en sera toujours de même, avec cette différence sur les temps passés, que maintenant les forts tendent la main aux faibles et que les supérieurs fraternisent avec les inférieurs.

« Je souhaite, mes enfants, que, grâce à l'éducation que vous recevez ici, grâce aux bons exemples qui vous seront donnés, grâce surtout au souvenir de votre bienfaiteur, l'illustre Godin, vous soyez tous du côté des bons et des intelligents.

« Je vous disais que dans quelques années, vous seriez des électeurs et que vous auriez alors à choisir vos mandataires appelés à diriger les affaires du pays ; vous deviendrez aussi des soldats, vous porterez l'habit militaire, vous entrerez dans la grande armée française, dans l'armée nationale, vous y apprendrez à obéir et à commander ; vous y apprendrez l'ordre et la discipline sans lesquels il n'y a pas de bonne marche ni de bonne organisation possibles ; vous y deviendrez de bons patriotes, et si un jour, le malheur voulait que le pays fût encore attaqué, vous sauriez le défendre et faire votre devoir ; car si tous les peuples ont la même origine et font tous partie de la grande famille humaine, il n'est pas malheureusement pas moins vrai que, de même que dans certaines familles individuelles, le désaccord peut survenir et les luttes s'ensuivre, de même entre les différents peuples, les rivalités peuvent se produire, les désaccords exister et la guerre, cet épouvantable fléau, éclater entre des peuples qui pourraient s'entendre et fraterniser.

« Espérons, mes amis, que ce reste des pratiques sauvages des temps barbares finira par disparaître et que les différends entre nations se régleront dans l'avenir par la voie de l'arbitrage.

« Soyez internationalistes, mes enfants, au point de vue social et humanitaire, mais par dessus tout soyez Français. Car, sans vouloir dénier aux autres peuples les qualités qui les distinguent, il n'en est pas moins vrai que l'idée française est l'incarnation du progrès et du génie avec les aspirations nobles et généreuses.

« Et si plus tard les nations de l'Europe se fédéralisent en Etats unis, il y aura toujours une France : marquée du doigt de la Providence, elle a une mission à remplir, elle symbolise le progrès, elle représente le génie du monde.

« Je vais terminer, mes enfants, car je comprends que vous devez être impatients de nous voir arriver à la partie du programme qui est la raison principale de cette cérémonie, la distribution de vos prix ; je comprends aussi que le public indulgent qui m'écoute s'impatiente aussi peut-être et

se dise que j'abuse de ses instants ; prenez patience, Mesdames et Messieurs je n'ai plus à dire que quelques paroles.

« De même que les années précédentes, quelques-uns d'entre vous, mes enfants, à leur sortie des classes, vont entrer à l'usine et participer à nos travaux ; ils ne seront plus sous l'œil vigilant des maîtres, ils jouiront d'une certaine liberté, ils pourront entendre développer certaines théories plus ou moins justes, plus ou moins exagérées sur l'égalité, la liberté et naturellement sur la direction.

« Je ne veux pas prétendre que tout ici est pour le mieux, que nous sommes en pays de Cocagne ; la perfection n'est pas de ce monde, le parfait bonheur n'existe pas ; l'enfant qui tient un jouet, en veut un autre, l'homme qui possède un bien en désire un plus grand ; telles situations dont certains seraient satisfaits, ne pourraient contenter d'autres ; on n'apprécie pas toujours le bien que l'on possède et l'on désire souvent ce que l'on n'a pas.

« Mais en comparant ce qui existe ici avec ce qui se passe ailleurs, les facilités de l'existence ici et les difficultés ailleurs, en se rendant compte du bien-être que l'on possède ici, on peut se dire que si l'on n'a pas toutes les jouissances que donne la richesse, on a au moins ce que l'on ne trouve pas autre part, le bien-être et l'aisance produits par un travail justement rémunérateur, auquel viennent suppléer quand il est insuffisant, par suite de faiblesse ou de maladie, nos assurances mutuelles.

« Nous devons donc, mes enfants et mes amis, conserver dans nos cœurs les sentiments de gratitude et de reconnaissance envers celui qui nous a donné ces biens, nous devons bénir le nom de celui qui fut notre bienfaiteur, le nom de Godin le novateur, de Godin le grand philosophe.

« Au Familistère, nous suivons la voie que nous a tracée notre illustre fondateur, nous voulons le bien et l'amélioration du sort des travailleurs par la coopération, par la juste rémunération du travail et la répartition équitable des bénéfices ; c'est là qu'est la vraie solution sociale.

« Au Familistère, nous pratiquons la tolérance, toutes les opinions sont libres, mais si on voulait y introduire et y mettre en pratique certaines théories subversives, dans l'intérêt commun et pour la sauvegarde de l'œuvre, nous saurions nous débarrasser des mauvais éléments et mettre au dehors les perturbateurs qui pourraient être cause de la décadence et de la ruine de notre œuvre.

« Notre devise, à nous familistériens, est celle du vrai socialisme humanitaire : »

« Tous pour chacun et chacun pour tous. »

Les paroles de l'orateur sont accueillies par de vifs applaudissements.

N. D. L. R. : Voici les paroles d'un parfait honnête homme, elles conti-

nuent les nobles traditions de M. Godin et de son estimable veuve ; ô vous qui avez lu ce discours, faites un pèlerinage à Guise et demandez à M. Dequenne la permission de visiter ce sanctuaire de l'Union du capital et du travail, vous en reviendrez avec le désir de faire le bien et d'imiter le généreux exemple d'un grand penseur, d'un homme aux conceptions sociales et morales de la plus haute envergure.

Vous aurez compris ce que c'est que le socialisme pratique par l'union du capital et du travail, par l'évolution rationnelle de toutes nos facultés vers un idéal humain, sage et familial.

LES VISIONS DE QUELQUES GRANDS HOMMES

Nous reproduisons les lignes suivantes d'un périodique anglais, le *The Humanitarian*.

Goethe, grand écrivain allemand, a vu un jour son double marchant vers lui.

Pope, savant philosophe anglais, a vu un bras sortir, très visible, d'un mur de sa chambre.

Byron, poète anglais, recevait souvent la visite d'un fantôme, ce qu'il attribuait, d'ailleurs, à l'effet de sa propre imagination.

Le *docteur Johnson*, littérateur anglais, a entendu sa mère l'appeler d'une voix distincte, bien qu'elle se trouvât dans une autre ville.

Descartes, philosophe et physicien français, était constamment suivi d'un personnage invisible qui l'exhortait à continuer ses recherches.

Olivier Cromwell, célèbre politique anglais, couché dans son lit, un jour que le sommeil ne pouvait pas venir, vit ses rideaux s'écarter ; il eut l'apparition d'une femme gigantesque qui lui dit : Tu seras le plus grand homme de l'Angleterre.

Le physiologiste *Rostock* vit souvent des figures humaines dont l'une resta devant lui pendant vingt-quatre heures, aussi distincte qu'un visage réel.

Benvenuto Cellini, célèbre graveur, sculpteur et orfèvre, étant en prison à Rome, avait résolu de se suicider ; il fut détourné de son dessein par l'apparition d'une jeune femme, beauté remarquable qui lui fit des reproches si justes à ce sujet qu'il résolut de vivre.

Napoléon 1^{er}, empereur, attira un jour l'attention des personnes qui se trouvaient dans sa chambre, sur une étoile brillante qu'il était persuadé de voir : « Cette étoile ne m'a jamais quitté, leur dit-il, je la vois à tous les actes importants de mon existence ; son apparition est pour moi le présage infaillible du succès. »

UNE MAISON HANTÉE, A SAINT-PAUL (ÉTATS-UNIS)

Le journal *Le Globe*, de Saint-Paul, a récemment publié, dans un article de deux colonnes, le récit des manifestations qui ont eu lieu dans une maison de cette ville.

Depuis quelque temps il y avait des rumeurs et des faits insolites, des coups frappés, des portes fermées subitement, à toute heure, des objets transportés en divers endroits de l'habitation.

Le Globe envoya un soir, deux de ses reporters avec deux autres personnes non spiritualistes. Ils interrogèrent les personnes qui habitaient cette maison; aucune d'elles n'étaient spiritualistes, mais elles étaient un peu énerchées par ces faits anormaux dont elles étaient les témoins malgré elles.

Toutes ces personnes étant assises dans une pièce éclairée par la lumière d'un feu, laquelle passait par les plaques de mica placées autour du poêle; on entendit des coups frappés, plusieurs objets furent déplacés et projetés dans la chambre.

Les coups se faisaient entendre au pied du lit; on épela l'alphabet et à la lettre G, on entendit trois coups; ainsi de suite, jusqu'à ce qu'on eût le nom de Georges Tainham, nettement donné. Ensuite on eut son âge et les circonstances de sa mort, par suite d'une querelle, à tel endroit et quelle était cette querelle.

Finalement l'esprit donna l'adresse de sa mère, à Chicago, avec cette prière de lui envoyer une lettre. Le fait était vrai. Après ce résultat, des bruits réitérés se firent entendre, on bouleversait les meubles.

Les reporters déclarent qu'ils furent touchés et pincés à plusieurs reprises, par des doigts semblables à ceux des humains; il y avait action intelligente par des forces invisibles.

LES REVENANTS SONT LES MAÎTRES DU MONDE

Les Romains, peuple orgueilleux et dominateurs, s'intitulaient fièrement les maîtres du monde. Dans toutes les parties du monde alors connu ils avaient des colonies puissantes qui leur servaient comme d'avant-postes. Les revenants ont succédé aux Romains, ils ont aujourd'hui le droit de s'intituler maîtres du monde avec bien plus de raison que les Romains. Leur empire s'étend partout, en Europe, dans l'extrême Orient, dans les deux Amériques, jusqu'en Océanie. Par toute la face de la terre, on est obligé de compter avec eux, ils ne connaissent aucune différence de climat, sous la zone torride comme sous l'ourse glacée on est obligé de compter

avec eux. Ils constituent une nation puissante, civilisée, ils ont leur littérature, leurs poètes et leurs journaux. Des revues, des journaux de toutes langues défendent leur sainte cause. Parmi les feuilles étrangères qui enregistrent avec soin et avec empressement les moindres prouesses des revenants, je ne dois pas manquer de citer *Light* qui est à l'avant-garde parmi leurs prôneurs et leurs défenseurs. C'est dans ses immenses colonnes que s'étalent leurs glorieux exploits, c'est là que les âmes avides des récits d'outre-tombe trouvent une large et abondante pâture pour nourrir leur insatiable gloutonnerie. Ces histoires sont très variées, plus intéressantes et plus curieuses les unes que les autres. Elles sont racontées sans apprêt, naturellement et sérieusement. Point de divagation, point d'effet dramatique, point de mise en scène, les héros, les témoins rapportent simplement ce qu'ils ont entendu ou cru entendre, ce qu'ils ont vu ou cru voir. Il est à remarquer que les narrateurs sont généralement des personnes éclairées et instruites, ayant une position sociale d'une certaine importance et pas le moindre intérêt à singer les nourrices et les bonnes femmes. Aussi moi qui ai un certain culte pour les revenants j'aime à puiser dans *Light*, j'y puise sans scrupule, sans fausse honte, je ne crains pas de passer pour partager les travers, les faiblesses, si travers, si faiblesses il y a, de personnes éminentes par leurs talents et leurs lumières. Je demande la permission de rapporter quelques petites histoires que je traduis fidèlement. La scène des deux premières histoires que j'extrais se passe en Russie : Une dame venait de perdre son mari, et celui-ci, sur son lit de mort, la pria de ne pas quitter son chevet jusqu'à ce qu'il fût enterré. Elle le promit, et fut quelque temps fidèle à sa promesse. Malheureusement elle eut affaire dans la chambre à côté. Elle venait à peine de laisser seul le corps du défunt, lorsqu'elle s'entendit appeler par son nom. Elle pensa d'abord que c'était sa belle-fille qui l'appelait, lorsque les mots : « Emma ne t'en va pas » retentirent de nouveau à ses oreilles. En même temps sa belle-fille lui cria : « Maman, papa t'appelle. » N'ayant plus aucun doute cette fois, elle entra précipitamment dans la chambre mortuaire, croyant trouver son mari rendu à la vie. Mais le corps était dans le même état. C'était l'esprit du défunt qui avait parlé, et la pauvre veuve ne bougea plus de son chevet jusqu'à l'enterrement.

La seconde histoire a aussi son petit intérêt et son petit mérite. Un monsieur avait l'habitude de rester assis une partie de la soirée dans un fauteuil. Dans une de ces soirées il vit son siège de prédilection occupé par un inconnu. Le propriétaire du fauteuil fixa ses yeux sur l'intrus et celui-ci se fonda aussitôt dans l'air. Le même fait eut lieu pendant la soirée du lendemain et l'intrus se carrant dans le fauteuil fixait avec insistance celui dont il avait usurpé la place. Le véritable maître fut tellement troublé, tellement

bouleversé qu'il alla passer la nuit chez un voisin. Ce soir même sa maison s'écroulait, le fantôme en prenant sa place et en le forçant de déguerpir l'avait sauvé.

Nous allons faire maintenant un bon petit saut de la Russie en Irlande. Peu de temps avant sa mort le fameux agitateur irlandais Charles S. Parnell, eut un étrange avertissement. C'était la nuit qui précéda son dernier discours au peuple, à Ennès. Le matin, quand il parut au déjeuner chez son ami, chez lequel il logeait, il sembla soucieux et troublé. Dans le cours de la conversation il s'écria tout d'un coup : « Ce pauvre Biggar m'est apparu cette nuit. » Parnell n'a pas voulu dire que c'était simplement un songe pendant lequel son ami s'était montré à lui, il entendait bel et bien une vision, une apparition.

On voit par ce dernier exemple que nul ne peut se soustraire à la puissance des revenants ; ils nous imposent leur domination et les plus grands comme les plus humbles sont obligés de la subir. Les revenants sont les maîtres du monde.

HORACE PELLETIER,

Conseiller d'arrondissement, officier d'Académie à Condé par les Montils (Loir-et-Cher).

CONFÉRENCES DE M. LÉON DENIS A LYON

(Séance contradictoire tirée du journal *la Paix universelle*.)

M. Léon Denis. — Vous dites que les actes n'ont pas de sanction avec la pluralité des existences. La douleur n'est-elle pas la sanction du mal ; il y a enchaînement dans toutes les choses de la vie et chaque acte mauvais porte avec lui son châtiment. Il n'y a pas seulement la douleur physique, mais aussi la douleur morale qui dure jusqu'à ce que l'âme ait compris le bien. Dans les lois universelles, se manifeste une justice supérieure dont nous pouvons facilement nous rendre compte. Les conditions de chaque renaissance sont déterminées par le passé de l'être. Où y a-t-il une sanction plus équitable ? Vous me demandez pourquoi l'oubli des vies antérieures ? Il y a cet oubli seulement dans la vie terrestre, ces souvenirs se réveillent à la mort, tout le passé renaît et c'est là que se trouve la satisfaction ou le châtiment. Ces souvenirs éclairent l'ensemble de nos vies, et nous y voyons la loi du progrès. Sur la terre nous ne pouvons pas tout connaître, parce que nous ne pourrions tout supporter. Plus tard, dans les vies plus avancées, nous aurons la vue de nos anciennes existences.

Si vous êtes un homme nouveau, pourquoi votre caractère est-il formé à la naissance, pourquoi vos aptitudes sont-elles déterminées ? L'homme est

libre dans certaines conditions et il est d'autant plus libre qu'il est plus avancé, car ses passions lui font une chaîne qui entrave sa liberté. Il est libre, mais dans la limite des lois de l'Univers.

Vous avez parlé de l'enfer éternel. Mais à quels résultats arrivez-vous avec cette théorie? L'humanité est divisée en deux parties : l'une, la plus grande, qui est perdue; l'autre, qui est sauvée. Ainsi Dieu aurait créé l'homme pour sa perte. Or, s'il a la prescience, vous en faites un bourreau. Mais comme l'a dit saint Jérôme, ce n'est là qu'un épouvantail pour empêcher les hommes de pécher, mais il le dit en recommandant de le cacher au vulgaire. Vous parlez de mathématiques; je vous réponds dans le même langage en vous citant cet axiome : qu'une quantité finie est nulle par rapport à une quantité infinie. Donc l'homme offensant Dieu ne saurait l'atteindre, son acte ne peut mériter une expiation éternelle.

Vous me demandez quel est le critérium des communications spirites. Je vous prierai à mon tour de nous faire connaître celui des enseignements de l'Eglise catholique. Vous savez que des millions de communications sont obtenues sur tous les points du monde; qu'elles nous apportent les faits d'identité les plus précis, faits par lesquels se révèlent le caractère, la personnalité des Esprits; qu'elles s'appuient sur les autorités les plus incontestées; pour discerner les autres, faites appel à votre jugement, à votre raison et repoussez tout ce qu'elles condamnent.

Vous prétendez posséder toute la vérité, et vous vous appuyez exclusivement sur des documents vieillis ou remaniés. Nous, ce sont ceux-là mêmes qui vivent la vie future qui nous en révèlent les lois et les conditions.

Pourquoi tous ces anathèmes qui tombent sur nous du haut de vos chaires? Quelle est à notre égard l'attitude de l'Eglise? Elle prétend que nous faisons l'œuvre du démon. Si vos théologiens ont étudié leurs textes, ils doivent se rendre compte que leurs malédictions, en passant sur nos têtes, atteignent les premiers chrétiens. Tout le christianisme primitif repose sur l'évocation et l'enseignement des esprits. Vous êtes si loin de ce christianisme que vous ne le soupçonnez même pas. De Jésus vous avez fait un dieu, vous méprenant sur le sens que ce mot dieu avait à son époque. Jésus était un grand sage, un médium puissant et cependant il ne peut convaincre ses disciples qui le renient à l'heure de son supplice, mais il leur apparaît plusieurs fois et plus tard à Paul sur le chemin de Damas et Paul devient son interprète le plus ardent, le plus convaincu. Que sont ces apparitions, sinon des phénomènes spirites? Paul ajoute qu'il est en communication constante avec Jésus et aussi avec un esprit de ténèbres, et il conseille à tous de faire la part de la vérité et de l'erreur. Saint Jean a dit : Ne croyez pas à tout esprit, mais assurez-vous qu'il vient de Dieu. Les

apôtres se réunissaient pour évoquer les esprits. Dans les *Actes* il est même question d'évocations par la table. C'est en conformité de sentiment avec les esprits qu'agissent toujours les premiers chrétiens. Voilà le véritable christianisme; alors il est persécuté, humble, petit, mais il est fort, car il a pour lui la vérité. Plus tard il se constitue en hiérarchie sacerdotale; le vrai christianisme se transforme et de persécuté devient persécuteur; il cherche à étouffer les voix de l'invisible et à leur imposer silence. Au *iv^e* siècle cependant les chrétiens interrogeaient encore les morts : Tertulien, saint Jérôme, saint Augustin l'affirment. Voilà le véritable enseignement de l'Eglise. On méconnaît aujourd'hui les Pères de l'Eglise, parce qu'on ne comprend plus leur enseignement.

Vous me demandez un critérium pour discerner la valeur, l'authenticité des communications; mais lisez l'ouvrage écrit par le cardinal Bona, le Fénelon de l'Italie : *Du discernement des Esprits*.

M. L'Abbé. — Je ne connaissais pas cet ouvrage, je vous remercie.

M. LÉON DENIS. — Le Père Lacordaire en parle aussi dans ses lettres à Mme Swetchine; de son côté le père Curci, épouvanté à la pensée d'un enfer, d'un enfer éternel, déclare que ce n'est là qu'un mythe dont il est temps de faire justice. Mais ces hommes de cœur sont des exceptions. Le christianisme, nous l'acceptons, mais il n'en est pas de même du catholicisme que nous repoussons parce qu'il n'en est qu'un pastiche et qu'il lui est opposé sur bien des points.

En face des systèmes contradictoires et des vaines spéculations théologiques, que doit faire l'homme? Il doit chercher où conduit le chemin de la vie, parce qu'on ne peut faire un voyage dans de bonnes conditions si l'on n'en connaît pas le but. Il faut que l'idée soit fécondée par la connaissance des lois de la vie. Cette conception a donné le signal de départ aux grandes ascensions de l'humanité. Le christianisme a été une des formes de la pensée dans cette ascension; mais il s'est voilé dans son enseignement, il s'est modifié et il est demeuré impuissant à diriger et améliorer les hommes. Le catholicisme n'est plus l'interprète de la pensée divine, ce n'est pas lui qui pourra arracher les sociétés aux révolutions qui se préparent, bien qu'il fasse des efforts désespérés pour essayer de les guider à son profit. Heureusement pour le salut de l'humanité, une puissance supérieure veille, le monde invisible s'ouvre, il se manifeste de toutes parts; c'est lui qui nous aidera à évoluer, qui nous éclaire déjà, nous guide et nous fait avancer d'un pas rapide et sûr vers nos véritables destinées.

M. l'Abbé répond que si l'Eglise a dû fulminer ses anathèmes, c'est moins pour combattre le spiritisme que pour défendre ses dogmes; il n'est pas complètement satisfait des réponses de son contradicteur et à nouveau

demande un critérium pour reconnaître l'authenticité des communications et l'identité des esprits qui se manifestent ; tant qu'on ne lui aura pas donné ce critérium, il est en droit de penser que toutes ces manifestations sont l'œuvre du démon. En présence de l'évocation, il se trouve dans le domaine de la foi et avec elle il ne peut transiger : il s'appuie sur l'Évangile pour établir la hiérarchie de l'Église et les sacrements.

M. LÉON DENIS. — Je vous l'ai dit, le critérium des communications est dans leur caractère universel et dans les preuves d'identité qu'elles nous fournissent. Vous parlez des Évangiles, mais ils ne s'accordent pas malgré le travail de saint Jérôme qui n'a pu les mettre d'accord en les accommodant au besoin de son époque.

M. l'Abbé défend saint Jérôme dans son travail et traite de fable, de roman, la conduite qui lui est attribuée ; il récusé l'autorité de Strauss ; à cet égard, saint Jérôme n'a fait qu'un travail de traducteur, mais non de correcteur.

M. Léon Denis maintient que l'Église a plutôt recherché sa suprématie que le bien de l'humanité ; dans les documents historiques, dans ses propres livres saints, elle accepte ce qui lui est favorable et révoque ce qui combat ses vues, quitte à modifier plus tard sa manière de voir.

M. L'Abbé. — Il y a évolution et non révolution dans la marche de l'Église : son dogme se développe mais ne change pas ; il n'y a point là contradiction, son dogme reste toujours immuable.

M. LÉON DENIS. — C'est là un langage nouveau. L'Église a toujours insisté sur le caractère immuable de son enseignement. Mais elle ne peut fournir aucune preuve de l'immortalité. Quant à nous, nous avons la connaissance, de la vie future et du mode de cette existence. Nous sommes en présence de médiums de toutes les nations et toutes leurs communications concordent sur certains points ; ces points nous sont donc acquis. Le jugement n'est pas suspendu parce qu'on est spirite, au contraire. Si les esprits parlaient seulement de choses connues de l'évocat, on pourrait les renier ou les suspecter, mais il n'en est pas ainsi et alors que partout ils se communiquent, nous devrions refuser leur témoignage, et pourquoi, je me le demande ? pour sauvegarder une révélation qui date de dix-huit siècles, qui a été dénaturée, faussée dans sa voie, dans ses enseignements ; il nous faudrait méconnaître une révélation de tous les jours, de tous les instants, alors que cette révélation est d'accord avec la science, avec la raison. Non, il n'y a pas de religion spirite, mais une science spirite, parce que c'est un champ d'observation et de contrôle. Cet enseignement est vécu, c'est une forme de la science. Le monde spirituel réagit sur le monde matériel ; les deux se complètent, s'aident, se soutiennent dans leur évolution commune.

Nous sommes à une époque où la science et la croyance doivent se réunir pour donner à l'esprit un enseignement complet, une connaissance exacte de l'Univers et de la vie. Le Spiritisme est le point convergent où aboutissent toutes les connaissances humaines; il dissipe cet épouvantail de la mort que l'Eglise faisait peser sur l'esprit humain et qui était pour elle une si grande source de profits matériels. La mort est seulement l'entrée dans une vie nouvelle, où l'être humain trouve la sanction de ses actes. Toutes les messes que l'on dit moins pour les âmes du purgatoire que pour remplir les caisses de l'Eglise sont sans efficacité, le mal accompli devant être racheté par celui même qui l'a commis; aucun pouvoir ne peut l'en soustraire. Cette conception seule est équitable et satisfait la justice éternelle.

M. l'Abbé ne voudrait pas éterniser le débat, ni abuser de la patience de l'auditoire, mais il tient à protester contre ce qui a été dit de saint Jérôme, au sujet de la *Vulgate* qui est un document absolument pur.

M. LÉON DENIS. — Il me sera facile de vous donner la preuve du contraire, par la lecture du passage suivant d'une lettre de saint Jérôme au pape Damase. Il montre que cette œuvre a été arrangée pour les besoins de la cause; c'est un simple travail de reconstitution mais, non un document originel irrécusable.

M. Léon Denis lit ce passage, puis il termine en adressant à tous des paroles pleines de cœur et d'élévation et en engageant l'assistance à travailler et à étudier toutes les questions qui, de près ou de loin, se rattachent au spiritisme qui doit être pour nous le flambeau de l'avenir.

La séance est levée à six heures.

Au cours de cette conférence, des bravos nombreux et souvent répétés ont dû prouver à M. Léon Denis combien il était en harmonie avec les sentiments de l'auditoire. M. l'Abbé F..., par l'indépendance de ses idées, la largeur de ses vues, a provoqué également à maintes reprises de chaleureux applaudissements.

Près de deux cents personnes ont assisté à ce débat, alors que la salle de la Société Fraternelle n'en avait jusqu'à ce jour réuni que cent cinquante au maximum. Ce chiffre seul indique mieux que tout autre argument, combien nos amis y ont attaché d'importance et le plaisir qu'ils avaient d'entendre M. Léon Denis.

H. SYLVESTRE.

LE POURQUOI D'UN TABLEAU QUI S'AGITE

Puisque j'ai l'occasion de vous écrire, je vais me permettre de vous demander avis et conseil sur un fait qui s'est passé il y a quelques mois dans le salon de l'hôtel.

Ma femme et ma fille recevaient au mois d'août dernier la visite d'un jeune couple de nos amis. Ma fille, âgée de 18 ans, n'était pas très bien depuis quelque temps. Elle avait eu précédemment un crachement de sang qui nous avait fort effrayés (à juste titre). Quelques instants après l'arrivée de nos amis qui se trouvaient assis directement au-dessous d'un tableau suspendu à la muraille par un long cordon, ma femme et ma fille qui leur faisaient face virent très distinctement le tableau se mettre en mouvement, comme si quelqu'un l'avait touché à sa partie supérieure pour lui imprimer un mouvement de bascule. Le tableau remua plusieurs fois et fit assez de bruit pour que les personnes qui se trouvaient assises au-dessous de lui, et qui par conséquent ne pouvaient le voir, l'entendissent. Sur le moment on ne prit pas garde à ce fait et la conversation continua. Après le départ de nos amis, ma femme me raconta ce qui venait de se passer et me dit que certainement elle ne pouvait se rendre compte de ce mouvement du tableau par aucune cause visible.

Depuis, la maladie de ma fille fit des progrès très rapides, et la pauvre enfant est morte en novembre dernier, emportée par une phtisie aiguë.

Si vous jugez utile de me répondre, vous me ferez un bien sensible plaisir.

Veuillez agréer, Monsieur, mes bien respectueuses salutations.

A. FLORISSON.

Remarque : Dans plusieurs familles, ce mouvement d'un tableau ou d'un objet bien en vue, sous une action invisible, a toujours annoncé un événement mortel prochain ; ce constat a été fait tant de fois que nous l'avons depuis considéré comme un mode employé par les esprits, pour avertir leurs amis qu'une incarnation allait se terminer, comme s'arrête le mouvement du pendule.

UNE EXPÉRIENCE PRATIQUE

Monsieur Leymarie : Je me permets de signaler à votre attention, ainsi qu'à celle de tous les spirites militants, un phénomène très curieux et peut-être inédit.

Il peut, je crois, être expérimenté dans tous les groupes.

Laissant de côté pour un moment les phénomènes de la table, je me suis demandé si le fluide du médium n'aurait pas la propriété d'agir également sur *la matière vivante*.

Les résultats de mes expériences ont été concluants. Mais comme je ne veux influencer en rien les expérimentateurs, je me bornerai aujourd'hui à

faire connaître le moyen que j'emploie, sans faire connaître les résultats obtenus.

J'ai besoin du contrôle d'autres expérimentateurs pour m'assurer que je ne me suis pas trompé.

Il suffit tout simplement de placer ses mains dans celles du médium et d'attendre...

Je serai très reconnaissant aux spirites qui tenteront l'expérience de bien vouloir me faire connaître les résultats par la voie de votre estimable journal.

Agréé, Monsieur, mes respectueuses salutations.

20 février 1894, Casa-Bona.

MAISON DE SANTÉ A CORMERY (INDRE-ET-LOIRE).

Monsieur Léopold Buron aîné, négociant à Tours, a fondé une maison de santé dans sa propriété de Cormery ; à côté de cet établissement, il voudrait établir : un hôpital pour recevoir les indigents de toutes nationalités, de n'importe quelle opinion ou religion, et les relever par un labeur rétribué ;

Une école philosophique et commerciale ;

Un asile pour les vieillards, les filles-mères, les enfants trouvés, qu'il régénérera par le travail ;

Des habitations ouvrières ; des ateliers de fabrication et une imprimerie pour le journal *le Philanthrope* qu'il vient de créer. M. Buron souhaite l'assistance des hommes fortunés et dévoués. Demander les renseignements à M. Léopold Buron aîné, rue des Halles, 64, à Tours (Indre-et-Loire).

LE DORMEUR DE DORLISHEIM

Journal des Débats du 8 mars 1894.

Il existe à Dorlisheim, en Alsace, un voyant nommé Iost, qui est considéré par les paysans comme un bienfaiteur, et par les médecins de la Faculté de Strasbourg comme un méprisable et dangereux concurrent. Ce n'est point pour les paysans seulement que Iost est un objet d'admiration. On est venu à lui de tous les pays d'Europe, voire même d'Amérique : parmi les témoins qui ont prouvé l'effet de ses passes magnétiques et de ses visions, il y a des dames de la haute société de Strasbourg, des officiers de la garnison et le gouverneur lui-même, le lieutenant-général Bergmann. Le lieutenant-général assure, il est vrai, qu'il n'est allé voir Iost que par curiosité.

La lutte de Iost contre la Faculté de Médecine de Strasbourg dure depuis dix ans. On l'a fait condamner pour exercice illégal de la médecine, et sa réputation s'en est accrue. On le poursuit maintenant pour escroquerie, devant le tribunal de Saverne.

Comment le dormeur de Dorlisheim a-t-il établi boutique d'hypnotisme ? L'histoire vaut la peine d'être contée.

En 1867, Iost était venu à Paris comme apprenti tailleur. Il s'intéressait déjà aux questions de magnétisme, et il avait trouvé ici ample matière à sa curiosité.

Le docteur Desjardins lui trouva un tempérament fait exprès pour ses expériences et l'employa jusqu'à la guerre comme médium.

A Dorlisheim, le médium devint rapidement un guérisseur célèbre. Il put se faire bâtir une manière de château et gagner, par sa bienfaisance, le cœur des gens de Dorlisheim et de Molsheim.

Si la prévention a pu rassembler cinquante témoins qu'il n'a pas guéris, la défense en a fait voir cent. La prévention a eu ses experts, qui ont invoqué les principes de Charcot ; la défense a eu les siens, qui ont rappelé les expériences du docteur Bernheim, de Nancy, et du professeur Forel, de Zurich.

Quant aux phénomènes d'hypnotisme et de télépathie, quant à la frontière qui sépare le domaine du magnétisme de celui du *spiritisme*, le tribunal s'est trouvé tout à coup jeté dans des dissertations et dans des théories auxquelles il ne paraissait nullement préparé.

Le major von Clastervald a achevé de donner à l'audience le caractère d'un amphithéâtre de sciences occultes, en faisant le récit suivant :

Il se trouvait un jour chez un de ses amis, professeur à Zittau, en Saxe, il y rencontra une jeune paysanne qui se prêtait aux expériences d'hypnotisme que poursuivait le savant en question. Celui-ci demanda à l'officier de poser une question au sujet. Le major eut l'idée de l'interroger sur un de ses amis, colonel à Magdebourg, dont il donna le nom et l'adresse au médium. La jeune femme, qui ne connaissait même pas Magdebourg, lui décrivit aussitôt minutieusement l'appartement du colonel dans les moindres détails de sa disposition et de son ameublement ; passant ensuite aux habitants, elle dépeignit aussi sans une erreur toute la famille du colonel. Celui-ci était malade et le sujet diagnostiqua l'affection et remarqua des symptômes que le major lui-même ignorait complètement. Ces particularités, cependant, étaient vraies, comme le témoin l'apprit trois jours plus tard, lors de son retour à Magdebourg.

Le tribunal a sursis à statuer sur le sort de Iost, jusqu'à ce qu'il ait été jugé dans une affaire d'outrages aux mœurs, suscitée d'après la défense, par la perfidie des médecins de Strasbourg.

LA VIE MONDAINE

Le Matin, du 3 mars 1894.

Ainsi que nous l'avons annoncé, les conférences organisées par les soins de la duchesse de Pomar ont commencé, hier, dans son splendide hôtel de l'avenue de Wagram.

M. Charles Richet, le savant professeur de la Faculté de médecine, a parlé de l'avenir des sciences occultes devant un auditoire des plus selects.

Le conférencier a successivement passé en revue les diverses formes du magnétisme, le magnétisme animal, la télépathie, les hallucinations subjectives, les hallucinations collectives ou apparitions, la prémonition et enfin le spiritisme.

Après avoir rendu sa thèse tangible par une série d'exemples, qui ont paru faire pâmer d'émotion les spectateurs, M. Ch. Richet a conclu en disant qu'après la méthode d'observation, il faut en venir directement à la méthode expérimentale pour essayer de jeter « le pont entre notre sphère et l'au-delà ».

Le conférencier a été fort applaudi.

CONFÉRENCES CHEZ LA DUCHESSE DE POMAR

(Revue diplomatique).

Hier, lady Caithness, duchesse de Pomar, ouvrait son hôtel somptueux de l'avenue Wagram, à ses nombreux amis et connaissances, pour leur faire entendre une très curieuse et très savante conférence de M. Charles Richet, le distingué professeur de physiologie à l'École de médecine.

Cette conférence, soigneusement documentée, prononcée avec une élégance de parole soucieuse de plaire, était consacrée à l'*Avenir de la Science*.

Après nous avoir rappelé, en images rapides, les formidables progrès obtenus depuis un quart de siècle, en physique, en médecine et en astronomie, M. Richet aborde franchement le sujet fondamental de sa conférence, c'est-à-dire : *la science occulte*.

Depuis vingt-cinq ans, dit-il, tout a été bouleversé en médecine, par l'illustre savant dont la France s'honore : M. Pasteur. La découverte des microbes a détruit les théories anciennes et provoqué le triomphe de la médecine moderne ; pourtant, pendant plus de soixante années, les savants les plus estimés de l'Europe niaient l'existence des microbes et se refusaient à orienter leurs études vers ces inconnues qu'on leur signalait. Aujourd'hui, la lumière s'est faite, et le doute a disparu.

Il en sera de même de la science occulte, dans un avenir prochain. Actuellement, elle trouve plus d'incrédules que de croyants ; mais les temps vien-

dront où cette science, plus mystérieuse que les autres, aura ses définitions et ses formules.

M. Charles Richet est un explorateur scientifique de l'idée, il a une culture approfondie de la machine cérébrale, et sa science et sa conscience l'inclinent à croire que l'occultisme occupera bientôt une place importante dans le domaine intellectuel de l'humanité.

Sa parole est d'autant plus goûtée que la conviction apparaît nette et ferme dans ses discours ; puis, disons-le, en dehors du charme qu'il exerce, il traite une question sympathique à l'âme contemporaine.

Les esprits modernes sont curieux de l'« au-delà », ils voudraient en sonder les mystérieuses profondeurs, en chiffrer les manifestations ambiantes ; en un mot, élargir les horizons limités du mouvement psychique.

Il serait, en effet, agréable à beaucoup d'apprendre qu'il existe une correspondance naturelle, praticable entre nos « sphères d'action » et l'invisible monde des âmes dépouillées de leur enveloppe terrestre ; aussi, adoptant avec une véritable crânerie les présomptions les plus audacieuses, le conférencier nous cite-t-il plusieurs exemples de télépathie qui font courir un léger frisson sur les nuques féminines. De jolis yeux se chavirent dans une émotion où pointe le plaisir d'avoir peur sans danger présent, et l'espérance de ne point perdre pour toujours, en quittant la vie, la faculté de sentir ce qui s'y passe, après le départ.

Les savants, déclare M. Richet, doivent la vérité à ceux qui les écoutent ; ils n'ont pas le droit de dissimuler ou de travestir leur opinion. Comme le soldat sur le champ de bataille, comme la religieuse auprès des pestiférés, ils doivent avoir leur *courage professionnel*, aller au but en dédaignant les rieurs qui ne sont pas de leur avis : il leur faut le zèle de l'apôtre avec le zèle du savant.

Alors, abandonnant le domaine de la télépathie, M. Richet nous parle de la *vision de l'avenir*, autrement dite la *prémonition*, ce que, dans certaines régions de la France, les personnes superstitieuses considèrent avec terreur comme un « avertissement », comme une annonce de mort.

Il donne ensuite plusieurs exemples d'*hallucination collective*, et s'étend sur la *vision sans le secours des sens*, c'est-à-dire sur la *lucidité*.

Je voudrais bien communiquer au lecteur les impressions que m'a laissées ce voyage dans le Merveilleux, cette incursion savante au pays de l'*Au-delà*, mais c'est à peine s'il me reste assez de place pour remercier Mme la duchesse de Pomar, — l'auteur éclairé du *Spiritualisme dans la Bible* et de tant d'autres ouvrages savamment conçus, — de sa gracieuse invitation.

LA DOCTRINE CÉLESTE DE LOUIS XVII

(Suite) Voir la Revue de mars 1894.

Tel était le tableau vivant des dépravations humaines, dont les ombres, passant et repassant incessamment sous mes yeux, se réfléchissaient dans mon esprit comme autant de spectres qui l'effrayaient ! J'en avais conçu une teinte de tristesse si accablante, qu'elle empoisonnait lentement toutes les heures de ma languissante existence. Les reclus, indépendamment de leurs peines personnelles, avaient de plus à souffrir l'arbitraire des gens qu'on appelle supérieurs d'une maison correctionnelle, dont les moindres caprices sont une loi despotique qui s'exécute à l'instant. Ils sont loin d'exercer leur autorité dans des vues d'amélioration ; et l'abus qu'ils en font conduit souvent à de nouveaux crimes ceux qu'ils sont chargés de ramener à la vertu par leur douceur et leur bonne conduite.

Au nombre des chefs, il y en avait un nommé Koursabi, ou Krusabi, généralement détesté à cause de ses violentes injustices. Personne n'était à l'abri des corrections corporelles qui, commandées par cet homme, étaient presque toujours le résultat de son bon plaisir et non d'une faute à châtier.

Un jour de dimanche, au sortir de l'office où tous les deux avaient communiqué, un jeune homme se promenait loin de Koursabi, dans la cour inspectée par lui. « Tu me manques de respect, misérable ! » s'écria-t-il, et aussitôt il lui fait administrer trente coups de bâtons. Ce traitement non mérité exaspéra si fort l'innocent outragé que, quelques semaines plus tard, il lui coupa la gorge en présence de tous les prisonniers. Ceux-ci, oubliant leur haine, volèrent au secours de leur persécuteur, et se jetèrent sur le meurtrier pour arrêter son bras homicide.

C'était là un bel exemple de charité offert par des impies à ceux qui, tout en les qualifiant ainsi avec des paroles de dédain, ne discontinuaient pas d'avoir le nom de Jésus-Christ à la bouche, au milieu même des actes les plus réprouvés dans son saint Evangile.

Cette dernière circonstance me fit reporter de nouveau mes regards sur moi-même ; mon imagination me représenta, en somme et en détail, toutes les angoisses de mon âme, tous les supplices de mon corps, qui avaient si rudement assailli le pauvre orphelin délaissé, depuis son séjour dans la Tour du Temple. Les passions de la terre m'avaient enveloppé, comme le sont ces points élevés dans l'horizon, par la foudre, grondant avec fracas, qui les sillonne en tous sens.

Ces sombres orages, perpétuellement refoulés au-dessus de ma tête, m'étourdissaient toujours de leurs sourds mugissements ; et, frappé d'immobilité par une puissance irrésistible qui m'enchaînait sous les éclats du tonnerre, je n'avais aucune force pour fuir, aucun asile pour m'y réfugier

à l'abri de leurs ravages. Néanmoins, en rappelant à ma mémoire les pensées de mon cœur et les actions de ma vie, je me sentais irréprochable.

Pourquoi donc, moi aussi, avais-je été fouetté à la prison du Temple ? Pourquoi tant d'années d'emprisonnement, dont je n'entrevois pas le terme ? Pourquoi tant de persécutions contre moi qui n'avais jamais fait de mal à personne ? Si telles étaient alors mes considérations, combien les événements qui ont suivi n'ont-ils pas grossi l'amertume de mes impressions ultérieures ! J'ai continué d'être pourchassé de retraite en retraite, à l'instar d'un animal dangereux ; il n'a jamais existé en ma faveur ni lois, ni justice, ni civilisation ; plus de six mille de mes jours ont été consumés dans des demeures que les maîtres et prétendus sages du monde n'ont bâties que pour y enfermer les criminels !

Au rang de mes plus ardents détracteurs, on compte des hommes qui se sont fait une réputation de sainteté par l'austérité de leurs pratiques religieuses ; et le prêtre même, qui se dit disciple de Jésus-Christ, n'a pas été le moins violent dans la distribution de ces outrages ! On m'a diffamé sans retenue, et les auteurs de cet état d'abjection, qu'ils m'ont fait par leurs mensonges, sont les premiers à donner, pour cause de leur réprobation, l'opinion qu'ils ont propagée sur mon compte et le déshonneur des traitements ignominieux que j'ai subis de leur part ! Ces hypocrites encore, en même temps qu'ils se montrent pleins d'arrogance à mon égard, ne rougissent pas d'être souples, indulgents, respectueux envers des gens dissolus, notoirement déshonorés par leurs injustices ; parce que ces derniers sont riches, qu'ils ont un nom, du crédit et de la puissance ! Tels j'ai vu les hommes, tels ils sont partout : esclaves de leurs penchants désordonnés, sourds à la voix de l'honneur, de la vérité, de la justice et de la vraie religion.

Quand ce déplorable aspect de l'espèce humaine frappait mon esprit, mille fois, avant que Dieu m'ait éclairé par les communications visibles de sa miséricordieuse providence, mille fois mes lèvres ont prononcé le murmure. J'invoquais la justice du ciel ; et aussitôt je me disais que ce ciel avait été inventé par les sectateurs de l'Évangile, comme un article de foi qui les rendait maîtres des consciences, afin de les diriger à leur gré. Je me surprénais de nouveau, malgré moi, conjurant les foudres de l'Éternel ; et je lui demandais d'écraser ces loups ravissants qui corrompent les âmes et assassinent les corps, pour dévorer les dépouilles de l'opprimé.

Dans des accès de délire, j'allais même jusqu'à reprocher à la sagesse infinie d'avoir créé l'homme pour son malheur. Pourquoi, ô Dieu Tout-Puissant ! m'écriai-je, l'homme existe-t-il ? A quelles fins me laisses-tu mon existence ? Que veux-tu encore de moi, et qu'ai-je fait pour mériter tant de

maux dont tu as chargé ma tête ? Tu sommeilles dans ton ciel, et le crime torture impunément l'innocence sur la terre que tu as donnée à l'homme ?

Mon cœur enfin éprouvait le besoin de nier Dieu, et mon âme et ma raison me ramenaient bientôt de mon égarement.

N. D. L. R. — « Pendant les temps de son séjour en Prusse, Charles-Louis eut plusieurs visions d'une nature assez frappante, sur lesquelles nous passerons, le récit qu'il en fait étant beaucoup trop long. Toutes se rattachent à sa vie, à l'avenir de la France, mais elles sont généralement épouvantables : scènes de meurtres, de carnages, invasions, villes détruites par des tempêtes et des ouragans, ce qui se comprend aisément vu l'état d'esprit de ce malheureux prince, vu tous les événements qu'il eut à traverser. »

Qu'est-ce donc que l'homme ? Ou plutôt qu'est-ce que l'âme qui représente l'esprit de telles apparitions nocturnes pendant le sommeil du corps ? Sont-ce purement et simplement des imaginations désordonnées, qui ne méritent pas plus de fixer notre attention que les rêves du malheureux insensé, privé de l'usage de sa raison ? Sont-ce, au contraire, des pronostics pour l'avenir, et des avertissements que Dieu envoie à la terre par ces signes emblématiques ? Pourquoi alors la Providence se communique-t-elle par des voies si impénétrables ? C'est ici la question de l'orgueil.

Contentons-nous des lumières dont il a plu à la bonté divine d'éclairer notre intelligence, et ne cherchons pas à en connaître davantage, car il n'est pas donné à l'homme de lire clairement dans le livre du Très-Haut. Attendons avec foi et simplicité de cœur, les jours de sa grâce, bien convaincus que jamais sa miséricorde ne manquera aux créatures qu'il a tirées du néant, pour sa gloire et pour le bonheur éternel.

Néanmoins, sans agir en dehors de ces réflexions, quoique je sois hors d'état d'interpréter les visions de mon sommeil, que j'ai rapportées, et beaucoup d'autres encore, en ce qui me concerne, je ne puis me défendre de l'idée qu'elles ont trait aux destinées de ma patrie ; d'autant plus que j'ai découvert déjà l'accomplissement d'images allégoriques que j'avais vues en rêve précédemment.

Cette circonstance ne contribue pas peu à accroître l'amertume des maux que ma patrie et ma famille, dont je suis l'unique chef, ont si profusément déversé sur ma tête. Je les aime toujours l'une et l'autre d'un amour bien vrai, et cet amour grossit la somme de mes souffrances, parce que je suis péniblement affecté par la prévision du sort qui leur est peut-être réservé.

J'ai voulu prévenir les désastres que j'entrevois ; on a ridé mes appréhensions. J'ai voulu soustraire la France et ma famille à la honte ; j'ai voulu, en leur redonnant la paix et la félicité, sans commotion publique, les prémunir contre les dangers qui les menacent ; on m'a de nouveau méconnu et persé-

cuté plus cruellement ! Aussi leurs ennemis communs et privés, qui sont les miens, se sont réjouis d'un triomphe qu'ils se flattent de recueillir.

Pauvres aveugles qu'ils sont tous ! ils nient la providence ; mais les temps de la justice de Dieu qui apparaîtra sur la terre, détruiront d'une manière terrible leur feinte sécurité. Suivons le cours des événements qui se rattachent aux desseins de Dieu par rapport à moi.

En 1832, il ne me restait pas un coin de terre où je puisse reposer ma tête. Les Bourbons, tout bannis qu'ils sont par une faction qui a brisé leur puissance, n'en vivaient pas moins dans une fastueuse opulence, et dépensaient, avec la pompe de leur grandeur passée, les revenus de mon propre héritage.

Cependant mes enfants à moi et leur vertueuse mère, la famille de l'orphelin dépouillé, manquait de pain pour nourrir sa pesante existence ; et moi, par suite des persécutions des ennemis de ma patrie, pour éviter un dernier emprisonnement, j'avais été forcé de quitter le toit domestique, et j'errais à l'aventure, en quelque sorte comme un vagabond, ne sachant plus où diriger mes pas.

Ce fut par cette raison qu'en 1833 je résidais en France, n'ayant pas un sou dans ma poche, pas une âme à qui parler, pas une grange pour m'abriter pendant mes nuits.

Chassé d'un hôtel où j'avais demandé momentanément un asile, au mois de juin de la même année, je me vis réduit à la nécessité de passer trois nuits en plein air, dont la dernière dans l'enceinte du cimetière du Père-Lachaise. Comment ai-je apaisé les angoisses de ma faim, lors de ces poignantes épreuves ? Le monde entier ne voudrait pas me croire, si je racontais que quelques fruits verts ont été la nourriture du fils de Louis XVI.

A la fin du même mois, je venais de sortir de l'intérieur de Paris, et je retournais pour la seconde fois chercher le repos de la nuit à l'ombre de la mort, là au fond d'une fosse que mes ennemis ne pouvaient pas me disputer, puisqu'ils m'avaient enseveli tout vivant. Il commençait à pleuvoir et plusieurs orages se réunissaient au-dessus de la ville. Je revins sur mes pas dans l'espoir d'être assez heureux pour me procurer un abri, au moins pour cette nuit. La violence de la tempête et les torrents d'eau qui s'échappaient des nuées avaient rendu les rues désertes ; je ne découvrais personne à qui je puisse m'adresser pour m'enquérir si l'on saurait m'indiquer une auberge à bas prix, qui voulût bien consentir à me recevoir. Ainsi exposé à l'inondation, qui n'avait pas laissé une seule partie de mes vêtements sèche sur mon corps, mon anxiété devenait désespérante, lorsque tout à coup un petit garçon s'approcha de moi, me prit par la main, et me dit : « Monsieur vous

cherchez une auberge ; venez avec moi, je vais vous montrer ce qu'il vous faut ».

Ce jeune enfant que je me figurais tombé des nues, avec la pluie, me conduisit à Ménilmontant, n° 17, à la porte d'un mauvais cabaret, bien sale, tenu par une femme âgée d'environ cinquante ans, nommée Jeannot, qui se faisait aider par sa nièce ou sa fille, que je soupçonnais de n'avoir pas plus de quinze ans.

Mon mystérieux conducteur m'avait quitté là en me disant : « Voici votre refuge » ; car je me tournais aussitôt pour lui demander s'il ne se trompait pas. — « Puis-je loger ici ? m'informai-je en entrant. — « Oui Monsieur, me répondit la maîtresse : il y a un lit tout prêt pour vous, si toutefois vous acceptez de coucher dans une chambre où couchent deux personnes ». — On conçoit que je n'eusse pas eu raison d'exprimer quelque répugnance, j'acceptai. C'étaient de braves et honnêtes gens. Quoique pauvres eux-mêmes, non seulement ils me donnèrent un asile, mais encore une nourriture saine et abondante, sans s'inquiéter si ma position me mettrait à même de les payer. Au bout de quelques jours on m'avait disposé une petite chambre que j'occupais seul.

Déjà, depuis deux semaines, je goûtais les douceurs de mon changement d'état, sans prévoir le terme auquel je cesserais d'ajouter aux charges de mes hôtes généreux. Les attentions délicates de la mère et de la jeune fille pour ma personne ne s'étaient jamais démenties, et tant de témoignages gratuits de bonté qu'on me prodiguait, pénétrèrent mon cœur d'un nouveau genre de sensations douloureuses.

En effet, je n'entrevois pas la perspective d'avoir un jour les moyens de récompenser dignement mes humbles bienfaiteurs. Cette réflexion qui m'attristait, me détermina, dès le lendemain, à retourner une troisième fois à Versailles, pour m'assurer si je ne pourrais pas découvrir enfin l'un des vieux serviteurs de mon enfance. Toutes mes tentatives n'amenèrent aucun résultat satisfaisant ; personne ne me comprenait.

Le soir arriva, et je dormis encore en plein air. A mon réveil, je me rendis à Saint-Cloud ; je parcourus le jardin, mais je ne rencontrai personne à qui je dusse me confier. Alors, vers les trois heures de l'après-midi, je me trainai à mon domicile. A l'instant où mes hôtes m'aperçurent, ils s'écrièrent : « Ah ! le voilà ! le voilà ! O mon Dieu, nous appréhendions qu'il ne vous fût arrivé un malheur ». Ils me comblèrent de démonstrations de bienveillance, et me servirent à dîner, sans exiger aucun paiement. Des soins si empressés augmentèrent mon chagrin, et me firent presque oublier que j'avais faim. Je me retirai silencieusement dans ma cellule ; et me laissant tomber sur mon lit, accablé sous le fardeau de mes pensées, brisé

de douleur, et pleurant amèrement sur mon destin si cruel, je m'endormis en prononçant ces paroles : « En quoi, mon Dieu ! ai-je donc mérité tant de misères ? »

(*A suivre.*)

SOLILOQUES

Tiré du *Messenger*, 15 février 1894.

Je ne connais pas bien l'occultisme, et j'ai peut-être cela de commun avec beaucoup d'occultistes. Car, enfin, si les occultistes ne s'entendent pas entr'eux, s'ils sont en guerre déclarée, c'est qu'au moins une partie d'entr'eux ne connaissent pas la doctrine qu'ils professent. Quoi qu'il en soit, le peu que j'en comprends me confirme dans ce que j'ai dit : qu'il est probable que nous ne perdons pas grand'chose à ne pas connaître la doctrine cachée, si nous devons juger de sa valeur par celle de la doctrine publique.

Ainsi, par exemple, les occultistes nous disent que lorsque, dans notre naïveté, nous croyons communiquer avec les âmes de ceux qui ont vécu parmi nous, nous ne communiquons en réalité qu'avec des loques. Et c'est pourquoi toutes les communications que nous obtenons sont empreintes d'un caractère de vulgarité, de bassesse.

Voyons d'abord ce que sont les loques ; nous verrons ensuite ce que valent les affirmations des occultistes sur la nature des communications médianimiques.

Dans le langage ordinaire, une loque est un morceau d'étoffe usée et déchirée. Dans celui des occultistes c'est une enveloppe — *kama loka* — dont l'Esprit se débarrasse, à sa sortie du corps, parce que son poids, sans doute, le gênerait dans son ascension vers les sphères supérieures. Cette enveloppe, ce pardessus *se dissout d'autant plus rapidement ou moins facilement qu'il était plus vigoureux ou moins accentué*, c'est-à-dire que l'étoffe en était plus ou moins bonne. C'est avec ce pardessus que le médium entre en relation !

Eh bien il est facile de prouver que la loque, même avec l'élémentaire qui se fourre dedans, n'est qu'une illusion des occultistes, et cela par l'étude du phénomène spirite — étude qu'ils n'ont pas faite — et la nature des communications obtenues.

C'est, en effet, par une semblable étude attentive, patiente, persévérante, dégagée de toute idée préconçue, et non par la lecture de livres que bien des savants regardent comme apocryphes, qu'on peut arriver à connaître la vérité sur l'existence d'un monde invisible, sa composition et la possibilité de communiquer avec ses habitants.

C'est ce que nous, spirites, nous avons fait. Et nous sommes arrivés à reconnaître que les habitants de ce monde, avec lesquels, sous de certaines conditions, nous pouvons entrer en relation, ne sont autres que les âmes de ceux qui ont vécu parmi nous et que nous appelons les morts.

Il n'est donc pas étonnant qu'il y ait parmi eux les mêmes différences de caractères, de sentiments, d'idées, les mêmes degrés d'intelligence et de moralité que parmi les hommes, puisque ce sont des hommes, moins le corps.

C'est pourquoi, de l'autre côté, comme de celui-ci, se trouvent des esprits légers, frivoles, étourdis, ignorants, imprévoyants, répugnant à toute occupation sérieuse, à toute étude. Oisifs, ils ne demandent qu'à se produire et à s'amuser en se faisant passer pour les Esprits évoqués. Ce sont eux qui donnent ces communications triviales, basses, extravagantes que les occultistes attribuent à des loques. Seuls, les spirites peu réfléchis se laissent prendre à ces pièges que les spirites sérieux découvrent facilement.

Mais il y a aussi des Esprits graves, instruits, studieux, prévoyants, qui se préoccupent de préparer leur future incarnation, et qui, pour cela, s'occupent à faire l'inventaire de leurs qualités et de leurs défauts et s'efforcent d'augmenter les unes et de diminuer les autres.

Ceux-ci, en raison même de leurs occupations, sont moins disposés à répondre aux appels souvent inconsiderés des médiums. Mais quand ils le font, leurs communications ont un caractère élevé, et quelques-unes, par le fond et par la forme, pourraient être placées à côté de ce qu'ont écrit nos meilleurs écrivains.

Ce sont ces communications que les occultistes n'ont pas vues ou n'ont pas voulu voir de peur d'être obligés de jeter au panier leurs loques et leurs élémentaires.

Et je ne parle pas des communications où l'Esprit évoqué, par son style, par les sentiments qu'il exprime, par les révélations qu'il fait, donne de telles preuves de son identité que les plus incrédules sont forcés de se rendre.

Les occultistes nous disent encore que les Esprits éprouvent une extrême répugnance à se communiquer à nous. Nos appels les font souffrir, et ils n'y répondent, selon quelques-uns, que s'ils y sont contraints par une formule d'incantation. S'ils ont trouvé cela dans la doctrine des initiations antiques, c'est à faire croire que la sagesse de cette doctrine ne s'élève pas au-dessus de celle que l'on pourrait trouver dans un manuel des sorciers.

Nous croyons tout le contraire, car, enfin, est-il possible d'admettre qu'une mère, par exemple, qui meurt, laissant après elle des enfants adorés, rompt, aussitôt après sa sortie du corps, les liens sacrés qui l'attachaient à

eux, n'éprouve plus pour eux que l'éloignement et ne revient auprès d'eux que si elle y est contrainte par la vertu d'une opération magique ! Mais c'est méconnaître ce qu'il y a de plus beau, de plus noble, de plus saint dans la nature humaine ! C'est admettre, contre toute logique, que l'Esprit est inférieur à l'homme, tandis que, dégagé des liens du corps, sorti des ténèbres de cette prison de chair, ses sentiments, élargis, éclairés par une notion plus nette du devoir, doivent acquérir plus de force, plus d'élévation, et que, par conséquent, sa puissance d'aimer, bien loin d'être affaiblie, doit être considérablement augmentée.

Et la liberté de l'Esprit, que devient-elle dans un pareil système ! Quoi ! le premier paltoquet venu pourra, à son gré, au moyen de quelque manigance, forcer le plus grand Esprit à répondre à son appel, comme le prêtre fait prétendument descendre Jésus, en chair et en os, dans l'hostie ! Quel est l'homme, non aveuglé par l'esprit de système, qui pourrait admettre une pareille énormité ?

Quant aux Mahatmas, je crains que ceux qui se croient en relation avec eux ne soient tout bonnement le jouet d'Esprits mystificateurs qui se donnent pour tels. Quel est l'occultiste qui est allé dans le Thibet constater l'existence de ces hommes qui ont vaincu la mort et qui s'est fait montrer leur extrait de naissance ?

VALENTIN TOURNIEE.

PER LO SPIRITISMO

Par le D^r ANGE BROFFERIO.

Ce volume se vend rapidement, la deuxième édition s'enlève : grâce à ce livre, le spiritisme a gagné une véritable bataille en Italie, en brisant l'indifférence dont le public s'était cuirassé contre une philosophie rationnelle, sur laquelle les adversaires avaient savamment attiré le mépris.

Avec un courage bien franc, le D^r Brofferio, sans hésiter, a attaqué toutes les positions de cette ville fortifiée qui a nom l'indifférence, et il a conduit tous les esprits sérieux, par ses dissertations logiques et pratiques, à douter de leur scepticisme, à ne plus considérer le spiritisme comme un sujet fantastique, à reconnaître qu'il fallait l'étudier attentivement, en le considérant désormais comme l'ancien phénix de la tradition ésotérique, auquel il fallait arracher les vérités essentielles.

A Naples, j'ai connu le D^r Brofferio, lorsqu'il y vint pour ses expériences avec le médium Eusapia Palladino ; j'ai pu constater ses éminentes qualités de logicien, en des conversations suivies, aussi la profondeur et la variété de ses connaissances. En psychisme, il était passé maître, après avoir lu tout ce qui concernait le spiritisme ou le spiritualisme moderne, |publié

dans toutes les langues, soit pour, soit contre cette philosophie du bon sens.

Apôtre nouveau et convaincu, il défilait les tortures morales auxquelles on soumet les partisans éclairés d'une vérité nouvelle ; les vrais, ou les *Invidiosi*, comme les appelle le Dante. Si le Christ revenait sur la terre, il ne subirait plus le supplice matériel, mais intellectuellement il ne pourrait éviter ni la couronne d'épine ni le crucifiement.

A. Brofferio, est le fils en esprit, du grand lettré feu Angelo du parlement subalpin qu'il illustra, et professeur de philosophie au Lycée Manzoni, à Milan ; il a laissé deux ouvrages couronnés par l'académie : *Le specie dell'esperienza*, et *Manuale di Psicologia* ; ce fut un professeur parfait de didactique et Brofferio tient de ce maître.

Très réservé, ayant dans le principe le doute philosophique, d'après le *nihil nega, parum crede. nesi videas*, il écrivait dans son ouvrage, *Per lo spiritismo*, ce qui suit :

« Après la publication de mon manuel j'ai continué à étudier, à constater de visu que les faits spirites les plus étonnants ne proviennent ni de la tromperie, ni de l'hallucination, mais de phénomènes vérifiés et réels ; à l'aide de raisonnements suivis j'en suis arrivé, non à découvrir le spiritisme, mais à comprendre que M. Alexandre Aksakof a raison en disant qu'on ne peut expliquer la plupart de ces phénomènes qu'à l'aide de la communication avec les défunts. »

Donc, A. Brofferio est des nôtres, *tota mente et tota corde*, et c'est une conquête précieuse pour le spiritisme en Italie et dans notre monde ; l'homme supérieur en vaut cent de médiocres, et c'est bien ainsi que le considèrent les philosophes les plus éminents.

M. Carl de Prél, le grand philosophe spiritualiste de la Bavière, a écrit ce qui suit :

« Le livre de A. Brofferio doit être traduit en allemand, parce qu'il est l'œuvre d'un penseur profond, qui raisonne avec sagesse, qui met toutes les puissances de son esprit affiné, vigoureux, de son érudition et de sa dialectique, au service si complexe et si difficile de la psychologie moderne non scolastique ; cet auteur possède un faisceau de connaissances étendues en sciences, ce qui lui permet de traiter la question *ex professo*, avec conscience et savoir ; il se tient sur ce terrain avec fermeté en respectant celui sur lequel se tiennent d'autres scientistes. Aussi, a-t-il parlé du grand sujet en maître, sûr de lui-même, ne négligeant rien de ce qui mérite un examen sérieux et en soumettant tout au critérium scientifique et philosophique. S'il n'a pas parlé de toutes sortes de choses, ne visant pas à l'impossibilité, il a su tout dire avec méthode et en logicien vigoureux, dans

une forme claire et irréprochable. Il n'est pas une idée émise par lui qui n'ait été pesée avec soin, comme le diamant dans la balance de l'orfèvre. »

Brofferio marche sur une base certaine, sans jamais s'égarer dans les fantaisies pleines de nuages ; sa thèse finale, point académique, est une démonstration sans répliques, tellement son analyse est scrupuleuse, rythmique pour ainsi dire.

On ne peut retrancher une seule page de cette œuvre, parceque, à cette chaîne bien rivée, on ôterait un anneau essentiel.

Après avoir démontré absolument ce que c'est que le fait spirite, il l'explique *abrem per causas cognoscere* ; il passe en revue les diverses hypothèses et leur assigne un poids relatif en les comparant aux théories spiritiques.

Il se propose les questions les plus subtiles ; en accordant le plus possible aux hypothèses contraires il fait ressortir, avec justesse, que sous le soleil il y aura toujours assez de place pour le spiritisme pur, simple et nécessaire. C'est avec art qu'il remplit ce rôle de *Advocatus Diabuli* contre le spiritisme ; il est loyal dans ce rôle, et repousse ensuite tous ces chefs d'accusation, avec impartialité, avec une logique loyale, sans fanatisme enthousiasme, ce qui fait aimer ce livre et son auteur.

Lire et relire cet ouvrage c'est toujours vouloir mieux l'apprécier ; on le relit forcément car le charme intellectuel qu'on en éprouve vous y incite naturellement, la forme et le fond étant une double attraction.

Compte rendu analytique et synthétique *Per lo spiritismo*.

Avant-propos : Distinction entre les faits médianimiques et la théorie spirite ; ces faits, on ne peut *à priori* les dire impossibles, mais confirmés par des témoignages suffisants et n'étant pas dus à l'imposture et à l'hallucination. — Chacun peut les constater. — L'opinion contraire ne compte pas. — En admettant les faits admis on doit en trouver la cause car ils sont dus à l'expérimentation. — Cette cause repose sur des conditions physiques, physiologiques et psychologues. — La tâche du psychologue est de chercher à qui appartient l'intelligence qui se manifeste par l'intermédiaire d'un médium. — Hypothèses faites ou à faire sur l'origine de cette intelligence. — Comment doivent se suivre les jugements, dans un choix parmi plusieurs hypothèses. — Hypothèses par laquelle l'intelligence occulte serait l'inconscient du médium, c'est la plus naturelle. — Mais l'hypothèse que cette intelligence occulte, est celle d'un défunt, ne doit pas se repousser *à priori* comme impossible — *A posteriori* elle est possible, car, le médium étant inconscient et passif, l'intelligence qui se manifeste peut ne pas être la sienne ; du moins elle est occulte, car les intelligences occultes interrogées disent en général qu'elles sont les âmes des morts. — En cela ces âmes sont d'ac-

cord avec la tradition ancienne et avec les observations actuelles au sujet des apparitions spontanées des défunts. — Pourquoi l'intelligence occulte pense-t-elle séparément de l'intelligence du médium et d'une manière différente ? — Cette intelligence voit parfois des choses que seulement un esprit peut voir. — Elle sait d'autres fois des choses véritables qu'un défunt peut seul savoir. — Cette intelligence emploie souvent le style, la langue, l'écriture d'un défunt que le médium n'a jamais connu. — Elle écrit à l'aide de la main d'un médium et fait des choses avec science et conscience que ce médium et nous tous ne pourrions faire et pas même comprendre. — Elle se matérialise, prend une forme tangible, visible (qu'on peut photographier, d'un défunt. — La conformité de nombreuses épreuves prises ensemble ou en diverses fois, avec l'aide de médiums divers, démontre la nécessité d'un défunt et l'insuffisance du médium seul. — L'objection la plus spécieuse contre le spiritisme, est la grande disette de bonnes épreuves et la multitude des mensonges. — Cette objection ne détruit pas la valeur des bons résultats et prouve seulement que les phénomènes médianimiques ne sont pas tous des phénomènes spirites purement et simplement. — Résumé et conclusion.

M. Brofferio ne s'illusionne pas sur l'indigence de quelques faits spirites ; leur insuffisance doit être comblée par des études suivies, et il insiste sur ce sujet : la grande disette de bonnes épreuves, la grande multitude de mensonges. — Il en conclut que tous les phénomènes obtenus à l'aide des médiums, ne sont pas toujours spirites, avec douloureux mais juste. — A la page 334 il écrit ce qui suit : « Je ne veux pas dire que les phénomènes médianimiques soient tous spirites et toujours spirites ; je ne nie pas qu'il en est qu'on peut expliquer aux spirites et encore bien plus y en a-t-il qu'on ne peut expliquer à l'aide du spiritisme. — Le spiritisme est vrai ; mais il peut ne pas être toute la vérité et dériver d'une loi encore plus générale que nous ne pouvons expliquer dans l'état actuel de nos connaissances. — Comme l'affirme l'un de mes amis, nouveaux Christophe Colomb, en cherchant la route des Indes nous trouverons l'Amérique.

« En tous cas nous apercevons que le monde, et surtout le monde expérimental, est plus vaste que l'image que nous nous en sommes faite, plus vaste que ne le croient les docteurs des universités de Salamanque et autres lieux.

« Quant à moi je ne dis pas non, au contraire ; si les possibilités de la nature sont infinies et le progrès de même, chaque station d'arrivée devient pour nous la station du départ, pour le voyage éternel. — Mais pour ce qui regarde le grand nombre de mensonges, je me demande ce que sont les autres phénomènes, s'ils ne sont pas spirites ? les appeler *animici* ce n'est

pas assez, parce que cela n'explique rien. — Si on admet l'action occulte de l'inconnu, ou si on veut de *l'iotrascendentale* du médium, je ne saurai pas me rendre compte du mensonge trop multiplié. — Que le médium trompe sans le vouloir ni le savoir, pas plus lui que les autres, c'est ce que, logiquement, je dois ne pas croire.

« Je comprends, au contraire, que le médium, instrument vivant et sensible, puisse être assujéti aux dégâts et perturbations physico physiques, de par des causes variées, intérieures et extérieures; mal à l'unisson, il pourra jouer, c'est vrai, mais mal jouer : Peut-être aussi celui qui le fait jouer ne sait-il pas le mettre à l'unisson, ou ne sait pas le bien faire jouer.

Enfin, il se peut que l'instrument soit tout à fait inexpérimenté, autant que celui qui le fait jouer, et que les deux soient aussi mauvais l'un que l'autre.

Si les médiums ont besoin d'exercices et d'un certain apprentissage, de même les esprits doivent à la fois apprendre à se communiquer et à se matérialiser.

De tous ces cas divers peuvent résulter la plupart des mensonges apparents, et peut-être, des malentendus regrettables et de fausses interprétations, une véritable confusion comme dans la tour de Babel.

Je ne parle pas de toutes les autres causes connues, probables ou mal connues, en plus de celles qui sont possibles ou ignorées encore, du reste le *Hic punctus* de la plus grande et de la plus grave des questions ; et ici je m'arrête et pour cause » (1).

Naples, janvier 1894 (Vincenzo Cavalli).

CONCORDANCE DU SPIRITISME AVEC LA SCIENCE

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR.

Ce livre est avant tout une œuvre de bonne foi, de conviction sincère, de propagande élevée et de désintéressement complet. Ceux qui le liront

(1) Le Dr Brofferio ne s'est point arrêté dans la route qu'il poursuit, et s'il s'est reposé c'est sur ses lauriers, car il a continué ses études avec une constance exemplaire ; autour de lui sachant attirer une foule de gens de bonne volonté qu'il avait gagnés à notre cause par ses nobles exemples, il a pu fonder à Milan la *Société de recherches psychiques*, à l'instar de celle de Londres tant estimée, qui a rendu tant de services à cette branche d'études.

Sous sa direction expérimentale éclairée par son expérience, nous avons une foi profonde dans l'avenir de cette Société ; nous l'espérons bien, comme tant d'autres, elle ne sera pas un caveau pour l'entassement des documents, mais un laborieux atelier de production intellectuelle — Pro spiritisme.

V. CAVALLI.

Le docteur Ch^r FREDERICO MONICASSO, a traduit ce document en français.

attentivement et sans parti pris, y trouveront peut-être le chemin encore peu frayé de la vérité et pourront, en tout cas, s'ils n'arrivent pas à ce but que nous devons tous chercher, se rallier aux doctrines consolantes qu'il renferme.

Conçu et écrit, dans un milieu peu propice aux conceptions philosophiques scientifiques et exclusivement livré aux spéculations et à la poursuite des richesses, qui ne se repose de cet entraînement fébrile que pour s'étourdir dans des divertissements de tous genres, il va sans dire que, pense M. Felipe Senillosa l'auteur, pareil ouvrage ne pourrait trouver à Buenos-Ayres beaucoup de lecteurs.

Mais nous pensons avec la *Prensa*, journal le plus répandu dans le pays, que le livre *Concordance du spiritisme avec la science* est, sans aucun doute, l'un des plus importants écrits sur ce sujet, soit en Amérique, soit en Europe.

Sa lecture attentive reconforte ; si elle ne convertit pas précisément au spiritisme (ce qui, selon l'auteur exige une observation patiente des phénomènes indiqués ; elle démontre la nécessité de ce genre d'études et la conviction rationnelle de ceux qui professent ou propagent cette doctrine.

Nous le déclarons avec sincérité, impressionné favorablement, nous serions désireux de constater *de visu* les phénomènes extraordinaires dont il est question ici.

Des savants de premier ordre s'en occupent et s'en préoccupent, se livrent à des investigations suivies sur les faits publiés de toutes parts, leur authenticité est constatée par un grand nombre d'attestations.

M. Senillosa va plus loin ; il développe une philosophie sur l'immortalité de l'âme démontrée par ces phénomènes, philosophie morale et consolatrice. De plus il crée de toutes pièces une nouvelle théorie de la chaleur, repousse l'hypothèse généralement admise du feu central terrestre, et bien que cette dernière opinion commence à se faire jour, que l'on s'occupe dans les milieux scientifiques du rôle joué par l'éther dans la nature, il n'est pas moins vrai que notre auteur ne connaissait pas ces préoccupations quand il écrivit son ouvrage ; son étonnement fut des plus vifs lorsque nous eûmes l'occasion de le lui dire. Il ne connaissait à cet égard que l'opinion contraire au feu central du naturaliste *Durand-Savoyat*, qu'il avait rencontré en 1890, à son retour de Entre-Rios, lorsqu'il partait pour l'Europe ; il lui demanda les différents passages de son ouvrage alors sous presse, qui traitaient de cette question, afin de la mieux approfondir.

Il se peut que d'autres auteurs aient eu une idée semblable, publiée dans des Revues scientifiques avec des appréciations plus ou moins étendues sur ce sujet.

Ce que nous pouvons affirmer, c'est que M. Senillosa n'en a rien su et n'avait même pas le loisir, à cette époque, de s'occuper de tels travaux, son temps étant absorbé.

Ne voulant pas influencer le lecteur nous ne ferons pas ici œuvre de critique, il ne nous appartient pas de le faire. Cependant je veux attirer l'attention sur la théorie de la chaleur que développe M. Senillosa, théorie qui peut être la vérité de demain.

Etudier séparément les divers effets caloriques et électriques c'est, de suite, être frappé par les résultats identiques que l'on obtient dans presque toutes les expériences. .

Les études faites pendant ces dernières années sur l'électricité, ne peuvent laisser que de bien faibles doutes sur son identité avec la chaleur. Il semblerait même qu'elles sont inséparables l'une de l'autre; *s'il y a électricité, il y a chaleur*; si l'on n'est pas encore parvenu à démontrer d'une façon expérimentale irréprochable, l'existence simultanée de ces deux forces, c'est probablement parce que les moyens dont nous disposons sont insuffisants. C'est sur ce rapport de deux forces que nous distinguons encore aujourd'hui, que nous confondrons peut-être demain, que M. Senillosa a basé sa théorie sur la chaleur, théorie qui ne saurait désintéresser personne, car on ne pourrait trop rechercher les causes d'un phénomène le plus essentiel à la conservation de notre vitalité.

Il serait fâcheux que la louable initiative prise par M. Senillosa dans ce bel ouvrage, ne fût pas vulgarisée grâce à sa langue scientifique par excellence, et c'est pourquoi, désireux de nous associer selon nos moyens à cette propagande, nous avons traduit ce livre en français et offert notre copie à l'auteur, afin qu'il puisse certifier que nous n'étions pas un traducteur auquel on puisse appliquer l'adage italien : *Traduttore, traditore*.

M. Senillosa, toujours modeste, ne voulait pas d'éloges; il a fallu le convaincre de la nécessité de cette présentation au lecteur étranger; nous serons plus bref sur ce chapitre que ne l'ont été les comptes rendus de la presse, lors de l'apparition de son œuvre; possesseur d'une belle fortune, dès sa jeunesse, il aurait pu ne point s'astreindre au travail et vivre paisiblement de ses rentes, mais son père, colonel du génie à l'armée espagnole, émigré à Buenos-Ayres, ayant créé une industrie d'élevage et d'abatage des bœufs, avait habitué son fils aîné à le suppléer.

La mort ayant surpris prématurément le colonel, son fils n'hésita pas, d'accord avec sa mère, à assumer tout le poids des affaires de la succession Senillosa. Il mit tout en ordre, accrut les biens de la famille et le partage opéré il entra dans le commerce avec son frère, tout en dirigeant un important établissement rural qui lui était resté en partage; il consacrait à l'étude

le temps que, d'ordinaire, la jeunesse dorée passe à s'amuser, voulant ainsi augmenter la somme de ses connaissances.

Depuis plus de trente ans il écrit dans les journaux et les revues ; il a publié bon nombre de brochures dans un but d'intérêt public, toutes marquées au coin de la raison et du bon sens.

Rare exception il n'a pas figuré en politique, mais il a prêté ses services désintéressés à son pays, comme membre de diverses commissions : président de la Commission d'immigration, vice-président des travaux du port du Riachuelo, membre de la municipalité de la capitale, directeur de la Banque de la province de Buenos-Ayres, vice-président de la Société rurale Argentine, etc., etc. Tout cela ne constitue pas une carrière scientifique ou littéraire ; mais il en appert que M. Senillosa se dévoue sans cesse au bien public, au progrès, qu'il a les aptitudes requises à cet effet.

Ces temps derniers, il a étudié les concordances des vérités scientifiques conquises, avec les vérités que semble démontrer le Spiritisme. Cette étude lui a permis de signaler rationnellement, dès 1889, l'erreur des hypothèses matérialistes si en vogue de nos jours, afin de créer de toutes pièces une fort intéressante théorie de la chaleur ; son livre n'a été publié qu'en 1891.

Des travaux scientifiques d'une telle envergure ne l'ont pas empêché, toutefois, de donner tous ses soins à l'important établissement *El Venado*, modèle d'élevage des trois principales espèces domestiques et l'un des mieux dirigés du pays pour la conservation intacte de la race des moutons mérinos provenant de la bergerie de Rambouillet.

En visitant cet établissement, à cinquante lieues de Buenos-Ayres, on se rend compte des qualités d'éleveur émérite, d'administrateur sagace et de philanthrope éprouvé, celle caractéristique de M. Senillosa. Son personnel le vénère et il le possède depuis quarante ans ; il est pour lui un appui, un conseil, un guide, un médecin.

(A suivre.)

UNITÉ DE LA VOIX

MÉTHODE SYNTHÉTIQUE DU CHANT ET DE LA PAROLE

par le professeur F. HABAY et préface et conseils d'hygiène thérapeutique

par Paul DE RÉGLA, (Dr P. A. DESJARDINS). (1)

M. le Dr de Réglà a promis à M. F. Habay d'être le parrain de son travail sur l'*Unité de la voix*, il lui a tenu promesse et le présente au lecteur avec esprit et humour.

Il parle de l'*Unité de la voix par la méthode de l'adhérence vocale et l'action*

réflexe ; en bon père qui présente son fils adoptif, il le morigène tant soit peu : M. Habey vise ce but peu facile, démolir les écoles actuelles de l'enseignement du chant, dit le parrain, « par la divulgation d'une méthode synthétique véritablement savante qui, reliant le passé à un peu de présent et beaucoup d'avenir, se pose carrément devant la solution des problèmes que tant d'esprits, plus ou moins sérieux, ont eu la prétention de résoudre.

Disciple de Burggraëve, le docteur déclare que cette méthode de chanter est en accord avec celle du vitalisme de ce savant qui a remis en honneur le vitalisme d'Hippocrate ; elle doit révolutionner les écoles cacophoniques du Conservatoire qui casse les voix au hasard, comme un joueur de boules renverse les quilles.

Cette méthode : « savante, unitaire, précise, claire, grande, est forte et simple comme la nature » qu'elle ne violente jamais, qu'elle ne classe pas en voix de gorge ou de poitrine en créant des chanteurs par le ventre, car au Conservatoire on respire par les méthodes dites : claviculaires, costales, thoraciques et abdominales !!!

Pour M. F. Habey, il n'y a qu'une voix, organique et physiologique, qui se manifeste en un point d'adhérences sur lequel, pour rayonner au loin, la colonne sonore s'appuie : « sous l'influence de l'action réflexe dont la volonté constitue le moteur ».

Il en est de l'unité de la voix comme de la vie même de l'homme, qui est une en son principe, qui varie avec les tempéraments, les constitutions, les idiosyncrasies ; la voix serait donc une dans sa synthèse, variable en ses tonalités, en ses qualités et ses propriétés, exactement comme pour la vie humaine.

Il en est de l'éducation de la voix comme de celle que l'on peut faire subir à chacun de nos organes, et les qualités aiguës et graves de chaque chanteur prennent un développement considérable.

La pratique du professeur Habey démontrant victorieusement que la voix parlée ou chantée est une, de même son éducation doit être une pour rendre hommage au simple bon sens ; aussi voit-on ses élèves, sans fatigue, aborder les notes les plus élevées d'une Falcon et les notes les plus basses d'un contralti.

Il ne crée pas des organes parfaits de phonation, mais soumis à sa méthode il en développe la puissance, les aptitudes, toutes les ressources. Il veut qu'on chante comme on parle, en respirant normalement, sans fatigue ni excès, sans violenter la nature, cela il le répète souvent.

L'adhérence, expression dont se sert M. Habey, doit être prise dans son sens physique et non médical, car elle constitue le point où la colonne d'air sonore, lancée par les propulseurs pulmonaires, trouve son point de résistance et par conséquent son appui.

Ce point est placé dans la cavité pharyngienne et sur toute la muqueuse supérieure buccale et nasale, et non sur les cordes vocales.

1° L'auteur du livre démontre que sa méthode produit un développement normal, la santé, la puissance de résistance de tout l'appareil de phonation, soumis entièrement à l'action de la volonté ;

2° Fixation et classements nets, précis de la voix, sans aucune fatigue, sans trouble, sans *chevrotement* ;

3° Équilibre et longue durée de la voix ; impressionnabilité très faible des organes phoniques aux causes morbifiques extérieures et internes ; pureté et ampleur du chant que l'artiste, devenu son maître et son guide, contrôlera avec la plus grande facilité.

Nous engageons nos lecteurs à étudier cette méthode rationnelle, et surtout à lire avec attention les conseils d'hygiène thérapeutique que donne le D^r de Regla ; ils sont logiquement le couronnement de la méthode, soit pour les orateurs, soit pour les chanteurs ; comme lui nous souhaitons un véritable succès à ce bon livre, si utile et si instructif.

P. G. LEYMARIE.

L'ÉTHÉR ET L'ATOME OU L'ORIGINE DE L'UNIVERS ET DE LA VIE

Par M. De CAMPET DE SAUJON.

Nous avons reçu un très beau volume qui porte le titre ci-dessus, de 140 pages, avec beau texte sur papier de choix.

L'auteur, ce semble, veut généraliser certaines connaissances nouvelles qu'il a acquises en lisant les auteurs scientifiques modernes.

Pour l'éther et l'atome, il s'appuie sur M. de Rochas d'Aiglun, sur Reichembach, William Thomson (Lord Elvin), Ledge, Cavendish, Faraday et Maxwell.

Il conclut en affirmant que : « tous les grands physiciens sont aujourd'hui d'accord pour trouver que l'origine de tous les phénomènes est dans l'éther ou même dans l'atome de l'éther ».

Il constate ensuite les virtualités de l'atome évolué dans l'univers et la vie, en étudiant les phénomènes constatés par MM. Myers, Gurney, Podomoro, en télépathie, phénomènes qui conduisent les anciens matérialistes à considérer comme possibles les communications entre les Esprits visibles et les Esprits invisibles.

Il considère comme étant de même ordre que la télépathie, les entransés du spiritualisme moderne et les suggestionnés du magnétisme ; il étudie les états de rapports et de lucidité, l'extase usuelle et celle des Brahmes.

Ses considérations sur la médiumnité d'Eglinton et de Eusapia Paladino, sur un récit de M. Aksakof, sont remarquables.

L'auteur étudie les civilisations égyptiennes, judaïques, indiennes, lesquelles ont compris dans leur ésotérisme et leur cosmogonie, l'univers et l'atome; cette partie de l'ouvrage est très intéressante.

Il donne un résumé des ésotérismes brahmiques et grecs, ce qui ravivera de grandes idées chez le lecteur.

Le volume, comme conclusion, est terminé par des faits nombreux de télépathie expérimentale, tous très intéressants, pour appuyer sa théorie, que l'origine de tous les phénomènes dont il a parlé, se trouve dans l'atome et l'éther.

Le Moniteur spirite et magnétique, journal mensuel qui paraît le 15 de chaque mois, est toujours rédigé par le très honorable M. Martin, le philosophe doué d'une haute raison, dont la plume est alerte et sait traiter les plus intéressantes questions.

Nous engageons vivement nos lecteurs à seconder les efforts de M. Martin, en s'abonnant à son journal.

Belgique, 2 fr. 60. Étranger, union postale, 3 fr. 50. Adresser un mandat-poste à M. Martin, 100, rue de Mérode, à Bruxelles, Belgique.

Le premier volume du DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE UNIVERSEL ILLUSTRÉ, publié sous la direction de Camille Flammarion, est en vente. Il renferme les lettres A.-B.

Par ce premier tome, on peut juger de l'importance de l'ouvrage et apprécier les services exceptionnels qu'il doit rendre à toutes les classes de la société; il contient des articles suffisamment étendus, d'une clarté et d'une précision parfaites et qui donnent à tout le monde la facilité de se mettre promptement au courant des questions les plus diverses, dans toutes les branches des connaissances humaines. Il a donc sa place marquée dans toutes les bibliothèques, même dans celles qui contiennent des encyclopédies plus importantes; tous savants, hommes du monde, étudiants, industriels, négociants, artisans, etc., s'en serviront utilement, soit pour apprendre, soit pour se remettre en mémoire toutes les matières qui les intéressent ou qu'ils sont appelés journellement à traiter.

Son prix est accessible à toutes les bourses, et chacun peut se le procurer à sa convenance, soit en volumes, soit en séries à 50 centimes, au fur et à mesure de l'apparition, car il paraît sous forme de publication en livraisons et séries.

Le premier volume A.-B, qui vient de paraître, contient 900 pages et de nombreuses illustrations. Prix: broché 12 francs (franco); en reliure spéciale, 17 francs (franco).

On peut toujours souscrire à l'ouvrage complet reçu franco par séries, en adressant de suite DIX FRANCS pour les séries parues et en continuant d'adresser CINQ FRANCS chaque semestre à l'éditeur.

La Reine Zinzarah, Comment on devient sorcier, par P. Christian fils, vient de paraître ; 3 francs au bureau de *La Lumière*, 97, boulevard Montmorency, Paris.

Nous reparlerons de cette œuvre.

Le Livre des splendeurs, par Eliphas Lévi, a paru chez Chaumel, éditeur, 29, rue de Trévis, Paris.

NÉCROLOGIE : *M. Hector Vigné*, fils de notre ami et ancien spirite dévoué, M. J. Vigné, est décédé à Versailles à l'âge de 20 ans. Sa mère, dame très distinguée, s'est désincarnée il y a deux ans. M. Hector, artiste de mérite, faisait son service militaire à Versailles ; c'est une existence bien vite interrompue.

A cette famille sympathique, si éprouvée, notre souvenir affectueux et fraternel.

M. Anthelme Fritz, ancien président de la Société spirite à Bruxelles, est décédé à Laeken, près Bruxelles, à l'âge de 55 ans.

Ce fut un très galant homme, un philosophe et un philologue, même un excellent dessinateur que chacun aimait ; il était bon et obligeant, désintéressé, toujours gai et de bonne humeur.

Il était l'âme et la joie de sa maison ; à Mme Anthelme Fritz, à ses enfants, à toute cette famille spirite si sympathique, nos vœux et notre fraternelle amitié.

Une femme de bien, très intéressante, spirite dévouée, *Mme Veuve Ghilione*, est décédée à Nice ; à cette sœur en croyance décédée à l'âge de 81 ans, à ses nièces, nous donnons le plus affectueux souvenir.

Notre F. E. S., M. *Jean Ouiste*, nous annonce que sa fille, Jeanne-Louise, s'est dégagée de la matière, le 29 mars ; à M. et Mme Ouiste notre fraternelle sympathie.

Jésus de Nazareth.—La traduction allemande de ce livre si remarquable, traduction, que la maison C. E. M. Pfeffer, de Leipzig, vient de mettre en vente, s'annonce comme un des plus grands succès de notre temps. Traduit par le Dr Wast, l'ouvrage de Paul de Rêgla soulève d'ardentes polémiques et pose son auteur, au dire des critiques allemands, bien au-dessus d'Ernest Renan. Toutes nos félicitations à notre savant compatriote et ami.

A quand une édition populaire du *Jésus de Nazareth* ?

Une dame, professeur de chant, est parvenue à l'aide d'un moyen absolument physiologique, à assurer, sans aucune fatigue pour l'élève, le développement complet de la voix, sa durée, son éclat et son homogénéité.

Guérison absolue et rapide des voix fatiguées, du chevrottement et des autres vices pouvant résulter des méthodes défectueuses de l'enseignement vocal.

S'adresser pour tous autres renseignements au bureau du journal.

Le Gérant : H. JOLY.